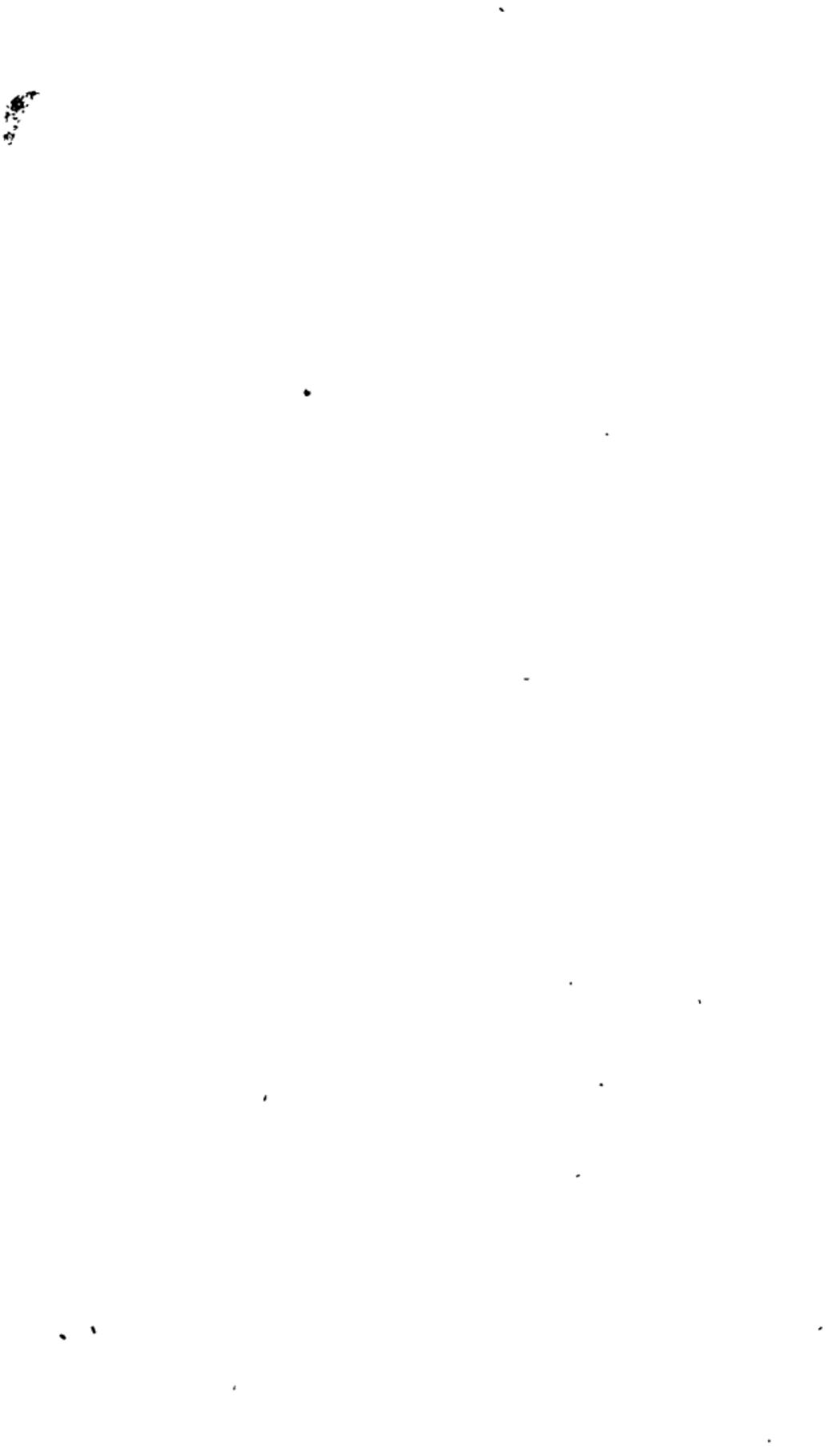


NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
O U
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES
De l'Europe, & principalement de la Suisse.
DEDIÉ AU ROI.

JANVIER 1780.



A NEUCHÂTEL,
De l'imprim. de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES.

I. *Lettres d'un voyageur Anglais. A Geneve, chez Pierre Freymond, dit Butini, 1779.*

CE petit ouvrage est extrêmement amusant. Il intéresse par la variété des choses, par la rapidité du style, par la vivacité des tournures. Personne ne le lira sans plaisir.

M. Sherlock, son auteur, est Anglais: il avait déjà publié en italien un bon ouvrage de littérature; il nous donne en français cette relation agréable & succincte de ses voyages. Il semble vouloir se faire connaître de tous ceux qui lisent, quelle que soit leur langue; il a raison, il ne peut que gagner à être connu.

4 JOURNAL HELVETIQUE.

J'ai dit dans un de ces journaux, qu'il serait à souhaiter que des étrangers écrivissent en français, que notre langue pourrait y gagner beaucoup. La lecture de ces lettres m'a confirmé dans cette opinion. Notre français ne fournit-il pas à M. Sherlock le mot qu'il lui faut? il le fait. Veut-il exprimer en un seul mot, par exemple, que le roi de Prusse ne renvoie rien au lendemain? il vous dira qu'il ne *procrastine* rien. Pourquoi pas? Je conviens que ce terme, dérivé du latin, est un peu raboteux: mais enfin, en avons-nous un autre? J'approuve assez qu'on dise de ce prince; que dans ses poésies il a *émulé* Horace, parce que je ne vois pas trop le moyen de rendre précisément l'idée que l'on a par une autre expression.

M. Sherlock commence la relation de ses voyages par Berlin, où un seul objet a fixé ses regards, où il n'a vu que le grand Frédéric. On aime à l'en entendre parler avec cet enthousiasme convenable en parlant d'un si grand homme, & si éloigné du ton de la flatterie: l'un de ces tons honore, & l'autre avilit celui qui l'emploie. " Je n'ai jamais entendu parler, dit-il, d'un être humain qui fût parfait; aussi ce monarque a-t-il ses défauts: mais, à tout prendre, c'est le plus grand homme qui ait jamais existé. „ Il veut absolument que le roi soit *bon-homme* :

cette expression lui plaît; il ne veut absolument pas en faire grace à ses lecteurs. Il y a bien de la finesse, à ce qu'il me semble, dans une des preuves que donne M. Sherlock de cette *bon-homme* du César de l'Allemagne. « Les hommes ont par-tout du plaisir à parler mal de leur souverain. Dieu fait qu'il n'y a jamais eu un meilleur roi que le nôtre, & ses sujets en parlent mal tous les jours. C'est donc une preuve très-forte pour moi, que le grand Frédéric est bon, puisque ses sujets en disent un peu de mal & beaucoup de bien. »

On me saurait mauvais gré de ne pas transcrire encore le morceau suivant. « Plutarque & Shakespear ont montré les grands hommes dans leurs pantouffles & dans leurs bonnets de nuit. Je ne puis pas vous montrer S. M. Prussienne dans son bonnet de nuit, car il n'en porte jamais; c'est une habitude qu'il a prise étant jeune, de dormir tête nue pour s'endurcir. Il n'a point de pantouffles non plus, car en sortant du lit il met ses bottes. On fait qu'il se leve à quatre heures, qu'il se couche à neuf, qu'il ne *procrastine* rien, qu'il aime à plaisanter, qu'il mange beaucoup de fruit, qu'il joue de la flûte tous les soirs, qu'il passe la plupart de son tems à Sans-Souci dans ses vieilles bottes, & qu'il gouverne l'Europe. »

Il avait cru le roi plus grand qu'il n'était : il le vit ôter souvent son chapeau à des paysans. „ C'était, ajoute notre voyageur, la deuxième fois qu'il me trompait ; la première par sa taille, la seconde par sa politesse. „ Tout est écrit de ce ton gai, vif, singulier, original. „ On n'a jamais vu un soldat gras dans aucun pays ; mais le roi de Prusse n'a pas un sergent qui soit gras. „ Voilà une remarque plaisante, mais elle est caractéristique.

De Berlin, M. Sherlock passe à Dresde. Il fait de la Saxe une description charmante, puis il dit : „ C'est vraiment un pays délicieux, & les Saxons seraient trop heureux, s'ils n'avaient pas un héros pour voisin. Ah, c'est un mauvais voisinage que celui d'un héros ou d'un volcan ! La situation de Dresde ressemble à celle de Portici ; & ses habitans frémissent d'une menace de Frédéric, comme ceux de Portici d'un gémissement du Vésuve. „ Il y a dans ce rapprochement quelque chose de frappant & même de sublime.

On lit encore avec plaisir ce jugement que porte notre voyageur sur les deux peuples qu'il vient de voir. „ Si les Prussiens sont les Macédoniens de l'Allemagne, les Saxons en sont les Athéniens. „

Je ferai connaître l'intérêt que donne aux moindres choses dont on parle, la vivacité

du style , en citant un mot de M. Sherlock sur une dame de Vienne. “ Peut-être y a-t-il une plus belle tête que celle de la comtesse de Wurmbrand en paradis ; mais sur la terre il n’y en a point. „ Parlez d’une inconnue, n’en dites qu’un mot ; si ce mot est aussi vif, il intéresse & on le retiendra.

Les courses de traîneaux sont décrites par notre voyageur d’une manière à la fois pittoresque & philosophique. “ C’est ici un des beaux momens de la vie d’une dame Viennoise ; c’est le moment dans lequel elle fait l’étalage le plus fastueux de ses richesses & de ses charmes. Parée de toutes ses graces, la tête étoilée de diamans, son sein à découvert, elle paraît comme une Vénus dans son char ; & sachant qu’elle est l’objet de l’admiration de quelques milliers de personnes, elle montre le contentement de son cœur par un perpétuel sourire. En tout pays, le sexe va orné aux spectacles pour être regardé ; mais ici les femmes sont le spectacle, & le plaisir que cette idée leur inspire est si vif qu’il leur fait oublier entièrement les rigueurs de la saison. Il n’en est pas de même du pauvre chevalier : n’ayant aucune jouissance, excepté celle d’admirer le chignon de sa belle, il périt de froid. En effet, des hommes ont été souvent obligés de se retirer avant la fin de ces deux heures, à cause du

froid excessif ; mais on n'a jamais connu (un Français aurait dit *vu*) de femme s'en plaindre... Le fond de neige, sur lequel ce tableau mouvant serpente, en relève singulièrement l'éclat, & en fait le spectacle le plus riche & le plus éblouissant qu'on puisse imaginer. » Je crains un peu que la malignité, qui *de tout bois fait fleche*, comme dit le proverbe, ne vienne à bout de faire quelque application forcée de cette observation à nos petites parties de traîneaux helvétiques : ce qui serait prodigieusement injuste. Mais passons.

D'Allemagne, M. Sherlock passe en Hollande, & la Hollande n'est pas son pays favori. M. le comte d'Albon qui la voyait en politique, y voyait tout en beau : notre Anglais, qui la voit en amateur, y voit tout en laid ; écoutons - le. « La face du pays de la Hollande est unique, & très-piquante pendant trois jours. Après ce tems, on ne voit que la même plate répétition ; des campagnes toujours unies, entre-coupées de canaux qui se ressemblent tous ; sur ces canaux des barques toutes faites sur le même modèle. Chaque voyageur devrait passer par la Hollande ; car les idées qu'elle donne ne se prennent nulle autre part, & il les recueillera en peu de tems. Par toute la Hollande les quatre élémens sont mauvais : la vertu cardinale du

pays est la propreté ; les divinités adorées, Mercure & Plutus ; mais pour Apollon & les neuf sœurs, on ne les y entend pas nommer. „ Leurs peintres *ne copient que servilement une nature ingrate ; c'est par méprise que la nature a fait naître Rubens dans leur voisinage. « S'ils font cas de ses tableaux, c'est parce que ses tableaux se vendent bien ; & s'il en reste encore parmi eux, c'est que les voyageurs n'ont pas voulu leur en donner six fois plus qu'ils ne valaient. »*

Rome est plus maltraitée encore ; c'est le séjour de la tristesse & de l'hypocrisie. « Les cardinaux sont comme les épigrammes de Martial ; il y en a de bons, il y en a de mauvais, & plusieurs [a] de médiocres... La nation a quelque chose de ressemblant à l'orgueil, qui ne m'a pas déplu ; c'est cette espèce de fierté qu'a un homme d'une ancienne maison tombée en décadence : mais elle a une passion pour se cacher, qui ne plaît à personne. Le premier proverbe du pays est : *qui ne fait pas dissimuler ne fait pas vivre ; & ils savent tous vivre. Ils aiment l'obscurité en tout ; & quoique cette idée va vous paraître légère [b], elle ne l'est pas. Rome*

[a] *Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.*

[b] Ce n'est pas du français.

est la ville de l'Europe la plus mal éclairée : les laquais ne portent point de flambeaux , & les premiers princes du pays , d'ailleurs d'un luxe excessif , ne portent qu'une petite lanterne fourde derriere leur carrosse.

Une des lettres de ce recueil , qui vraisemblablement fera le plus de plaisir à nos lecteurs , a été écrite entre Rome & Naples : elle a beaucoup de rapport avec le ton qui regne dans le bizarre *Joyage sentimental* de Sterne ; il faut la rapporter toute entière.

“ O vie humaine ! m'écriai-je avec Gil-Blas , que tu es remplie de douleurs ! Oui , il est perdu , je ne le reverrai plus , & ma perte ne le défolera pas moins que la sienne ne me désole. Au moment de partir , on a mille choses à faire ; & de peur qu'on ne me volat mon chien , une heure avant mon départ je le mis dans un cabinet , & je l'y oubliai. - Il n'y a point de pays qui fasse naître autant d'idées que Rome , & en la quittant je pensais à toutes ses beautés anciennes & modernes ; je pensais aux poètes ; je pensais à mon livre [a] , je regardais souvent la ville , & je considérais si le mot de Jugurtha [b] était aussi vrai aujourd'hui , que quand il l'a dit :

[a] Pas à celui-ci , à un autre.

[b] *Urbem vicalem , cito perituram , si emptorem inoeneris !*

mes esprits fatigués, j'allais me délasser par la conversation de mon fidele compagnon... Ah, dieux ! je l'ai oublié !... Je me fis des reproches amers de mon étourderie & de mon ingratitude ; je trouvai cent moyens qui m'auraient empêché de le pe dre ; je pensai à la sagesse du mot de Lafontaine, *rien de trop* : je l'avais perdu par trop de soins. Pendant le reste de la journée, je ne pensai plus à Rome : j'oubliai même mon livre, j'oubliai la gloire, j'oubliai l'immortalité, & je ne pensai qu'à mon chien. Toutes ses bonnes qualités me revenaient à l'esprit : il était doux, gai, aimant ; ses caresses étaient sinceres, & il ne les faisait qu'à moi [a]. Il avait à mes yeux un mérite de plus, celui de me ressembler : il était laid. Cette circonstance me donna de l'espoir : *non, dis-je, il y a peu de personnes capables de distinguer le vrai mérite, on trouvera à mon chien de vilaines oreilles, & on me le rendra.* Cette idée me con'ola un peu, & j'écrivis à mon hôte à Rome de me le renvoyer. » Le chien se retrouva ; M. Sherlock n'oublie pas cette particularité intéressante ; voici comment il l'annonce : « Je crois que quand je me marierai, je prendrai une femme laide, afin

[a] Heureux qui peut trouver un ami du caractère du chien de M. Sherlock!

que, si je la perds, je puisse être sûr de la retrouver. On m'a renvoyé mon chien : que de réjouissances de part & d'autre !

O qui complexus ! o gaudia quanta fuere !

M. Sherlock me paraît avoir un talent particulier pour peindre en peu de mots, pour saisir les traits véritablement caractéristiques, qui font connaître en un moment & les individus & les nations. C'est ainsi qu'en faisant le portrait de milady Louise Nugent, il ajoute, pour prouver que ce portrait n'est pas flatté : " Cette demoiselle a captivé trois nations. Les Italiens en étaient ravis ; *aveva tanto brio & tanta buona maniere* : les Français, *elle était si jolie & si aimable* : les Anglais, *she was so modest and so sensible*. „ C'est ainsi qu'étant allé voir à Rome l'église de S. Pierre avec un Polonais, un Français & un Anglais, il les peint d'un mot, en disant : " L'Anglais cherchait des beautés, le Français des défauts, le Polonais ne cherchait rien. „ Pendant que l'Anglais admirait, & que le Français critiquait, " le Polonais, ajoute notre voyageur, regardait la porte par laquelle il était entré, & me disait que l'église était bien plus longue qu'il ne l'avait cru. „ En toutes choses on trouvera cent de ces malheureux Polonais & dix Français, qui croiront être bien

ains, pour un seul Anglais. Parlez de Caton en morale, de Milton en littérature, & vous verrez.

C'est à regret que je ne dis rien des lettres où M. Sherlock traite de littérature & de beaux arts : il y a du goût ; mais c'est le goût d'un homme de génie, c'est cet enthousiasme du vrai beau, qui caractérise le plus sûrement une belle ame. Parle-t-il de Shakespéare, d'Homere, des chef-d'œuvres de la sculpture des Grecs ? son style s'anime & s'élève : « Qu'on ne me parle pas de prévention ; je n'en ai point : je ne fais que rendre justice au mérite des choses, & il m'est fort indifférent où elles se trouvent, ou quels en sont les auteurs. Pour être juste, il faut quelquefois être *extravagant*. » (Remarquez que le mot *extravagant*, selon son étymologie, ne signifie qu'un homme qui passe les bornes, un enthousiaste.) « Quand un objet est supérieurement beau ou grand, il faut lui donner des éloges proportionnés. » Tous nos demi-connaisseurs, tous nos innombrables *poco-curante* modernes, qui ne s'enthousiasment de rien, qui ont le triste talent de tout critiquer, devraient bien méditer un peu cette idée. Joignons à cette observation un autre passage de notre voyageur, relatif au même objet. « Le Français a souvent trop de délicatesse dans le goût : il se rebute trop

facilement, & il souffre plus de peine d'un défaut, qu'il ne goûte de plaisir de dix beautés „... Si c'est en cela que consiste le goût, on voit bien que M. Sherlock en est totalement dépourvu, & je l'en félicite. Encore un mot de littérature. Après avoir cité & rapporté tout au long ce bel endroit du *Traité du sublime*, où Longin met Homere avec toutes ses négligences si fort au-dessus de Théocrite, & de tout autre écrivain qui ne s'éleve jamais au sublime, mais qui ne tombe jamais, tout-à coup notre voyageur s'écrie : „ Ah, si Longin eût lu Shakespeare ! „

Trois lettres à la fin de ce recueil concernent Voltaire & Ferney : elles avaient été écrites avant les autres ; elles sont les dernières, & M. Sherlock dit dans une note : „ Le lecteur voit la raison pour laquelle je n'ai pas mis mes lettres dans l'ordre chronologique ; & s'il ne la voit pas, n'importe. „ Quant à moi, je ne la vois pas ; car ces lettres m'ont paru moins intéressantes que les autres. Et puis, pourquoi ce ton ? Il a réussi à J. J. Rousseau ; mais il me semble qu'il le prenait plus à propos.

Voltaire, appuyé sur son neveu M. d'Horinois, jouant son rôle de vieillard malade, citant de l'anglais, parlant avec complaisance de son village, de ses habitans, du bien qu'il leur a fait, du temple qu'il a érigé,

tranchant & décisif en littérature, comme il l'est dans ses écrits; & M. Sherlock questionnant, attentif à tout ce qu'il dit, soigneux de l'écrire en sortant de chez lui: cette scène peut intéresser quelques personnes. J'en citerai quelques traits.

« Il disait beaucoup d'horreurs contre Moyse & contre Shakespéare » (qu'il est par parenthèse assez plaisant de trouver ainsi nommés ensemble). En parlant de ce dernier, il reconnaissait qu'il avait *un génie immense, mais point de goût*. « Il a gâté le goût de la nation, ajoutait-il; il a été leur goût depuis deux cents ans ». Rapportons quelques autres de ses décisions littéraires sur les auteurs Anglais. « Robertson est votre Tite-Live, Hume a écrit son histoire pour être loué, Rapin pour instruire; & l'un & l'autre a obtenu son but... Caton est supérieurement bien écrit; Addison avait beaucoup de goût: mais l'abyme entre le goût & le génie est immense... Il y a dans les ouvrages de Bolingbroke beaucoup de feuilles & peu de fruits. », Voilà ce qu'il y a de mieux à mon gré dans les réponses de l'oracle de Ferney: car lorsqu'il prononce que *l'Héloïse ne se lira plus dans vingt ans*; lorsqu'à cette question de M. Sherlock: « comment avez-vous trouvé la chère anglaise? », ce vieillard plus qu'octogénaire s'avise de répondre: « très-

fraîche & très-blanche ». Je trouve que de tels propos méritaient assez peu d'être enregistrés.

Je ne puis m'empêcher de transcrire encore un petit conte assez plaisant. Un jeune Allemand voyageait : il était à Paris. On lui dit que l'ambassadeur de Venise devait faire son entrée à la cour, & que c'était un spectacle magnifique : il court à Versailles, arrive à la porte de la chapelle, d'où le grand-chancelier sortait en ce moment en long manteau bleu. « Monsieur, dit-il à son voisin, ce cardinal en bleu est-ce l'ambassadeur de Venise qui fait son entrée ? »

Le plus grand défaut de ce petit ouvrage est sa brièveté; ce n'est qu'une brochure : cent trente pages *in-16*, d'un gros caractère, sont bientôt lues; & quand un livre amuse, on est fâché qu'il soit si court. Pour que le lecteur n'eût pas le même reproche à me faire, j'ai fait un long extrait de ce court ouvrage, & je présume qu'on m'en saura gré.

C.

II. *Mémoire pour les souverains de la communion de Rome, traduit de l'italien, 1779.*

CE mémoire m'a paru très-bien fait, fort
de

de pensées, & souvent de style, intéressant pour les chrétiens de toutes les communions.

Son auteur me paraît être un homme religieux, un excellent catholique même, si l'on veut : mais il n'est assurément pas un *papiste*. Il faut réserver cette expression pour désigner ces moines fanatiques, dont l'auteur anonyme de cet écrit a pris à tâche de réfuter l'absurde système. Les vrais papistes sont ceux qui ont soutenu, qui osent faire imprimer encore aujourd'hui (qui le croirait ?) " que le pape n'est ni Dieu ni homme, mais tient le milieu entre Dieu & l'homme [a] ; que sur la terre il tient à tous égards la place de Dieu ; qu'il peut faire que ce qui n'est pas soit ; qu'il est en son pouvoir de changer la nature & l'essence des choses ; qu'il dépend de lui de rendre juste ce qui est injuste. „ Chose en effet très-facile à prouver, dès qu'on admet le principe précédent, puisqu'il n'a pour cela qu'à transporter à l'injustice la nature & l'essence de la justice.

[a] Un protestant pourrait trouver cette idée assez plaisante. Suivant le système orthodoxe, Jésus-Christ est Dieu & homme ; je puis comprendre cela. Mais le pape n'est ni Dieu ni homme, *neuter inter utrumque* : il reste entre deux, qu'en faire ?

En réfutant tout ce bavardage monacal, dont il est affligeant pour l'espece humaine qu'il faille seulement encore faire une réfutation sérieuse, l'auteur de ce mémoire a trouvé le secret de faire un ouvrage dont la lecture est agréable & instructive.

Quoiqu'on ait pu dire avec quelque fondement qu'il est bien aisé de trouver dans l'Écriture tout ce qu'on y cherche, il faut pourtant avoir une mauvaise foi d'incrédule bien courageuse, pour nier que les vérités essentielles y soient enseignées avec la plus grande clarté.

Ce n'est pas qu'on ne puisse encore s'y tromper, quand on le veut absolument, & il ne faut pas s'en étonner. Buffon n'a-t-il pas vu la nature entière & les expériences les plus exactes déposer toujours en faveur de son système des *molécules organiques*? & combien d'autres grands hommes je pourrais citer! L'expérience elle-même ment à celui qui la consulte avec un esprit préoccupé: un interprète infidèle ou séduit altere les réponses de la vérité... Eh! comment un livre en proie à tant de commentateurs aurait-il conservé sa clarté primitive?

Ils l'ont trop expliqué pour ne pas l'obscurcir.

Après ce petit écart, qu'on voudra bien me pardonner, je reviens à mon auteur.

Entre ces choses, sur lesquelles une lecture attentive du nouveau-Testament ne peut laisser aucun doute, une des plus évidentes, c'est que le Sauveur a voulu *que toute personne fût soumise aux puissances supérieures*, & que ses disciples & ses ministres donnaissent l'exemple de cette soumission.

Le devoir des souverains, selon les principes du christianisme, est de gouverner les peuples, comme le devoir des ministres de la religion est de gouverner l'église. Le prince catholique qui souffre que le clergé se mêle des affaires temporelles & politiques, est donc coupable comme l'évêque qui, dans les affaires purement spirituelles, ne consulterait que les intérêts & la volonté des princes. C'est donc aux souverains catholiques à réprimer les usurpations ecclésiastiques, à maintenir leurs droits sacrés dans toute leur intégrité contre les entreprises de la cour de Rome. S'ils ne le font pas, ils sont responsables du mal qui en résulte pour leurs sujets; ils en rendront compte à Dieu. Voilà ce qui nous a paru solidement prouvé dans ce mémoire; & cela justifie cette épigraphe: *instruisez-vous, princes de la terre!*

L'auteur voit très-bien, ce me semble, les limites qui séparent l'autorité civile de l'autorité ecclésiastique: je dis exprès, *qui les séparent*, parce que je ne conçois pas ce

qu'elles ont de commun. Si tout était en règle, jamais elles ne pourraient se rencontrer, se choquer, se heurter l'une l'autre. On parle souvent de les concilier : on n'y réussira pas ; l'unique moyen de terminer les dissensions d'un mariage mal assorti, c'est le divorce.

Je m'étendrais volontiers sur cette matière, si je croyais qu'elle intéressât beaucoup de lecteurs : il me serait aisé, en remontant aux premiers siècles, d'établir des principes solides ; mais ils déplairaient peut-être également aux deux puissances ; ma dissertation ennuerait sans être utile : ce serait être à cent lieues du

miscuit utile dulci

d'Horace. Ainsi je me tais. Seulement je laisserai un problème à résoudre à ceux d'entre nos ecclésiastiques qui lisent ce Journal. Lorsque S. Paul excommunia l'incestueux de Corinthe, lorsque les premiers ministres de l'église excommunierent diverses personnes, pourquoi le magistrat s'en embarrassait-il fort peu?... Ah ! me dira-t-on, les choses ont bien changé : j'en conviens ; mais daignez cependant méditer un peu mon problème.

Je demande pardon au lecteur de toutes mes digressions : il est difficile de les éviter,

en rendant compte d'un livre qui fait beaucoup penser , & je ne saurais à cet égard rien promettre pour l'avenir.

Une chose m'a frappé dans les notes qui accompagnent ce mémoire, & qui sont, à mon avis, encore plus intéressantes & mieux écrites que le mémoire même.

Supposez deux états précisément de la même étendue, où il y ait le même nombre d'hommes & la même quantité d'argent : que l'un de ces états soit catholique & l'autre protestant, il est clair que le souverain catholique aura moins de sujets, de terre & d'argent que son voisin.

Moins de sujets ; car tous ces moines dépendans de Rome, ne supportant point les charges de l'état, ne sont pas réellement ses sujets, mais ceux du pape, auquel seul ils obéissent.

Moins de terres, car toutes les terres qu'ils possèdent n'appartiennent plus à l'état ; c'est infructueusement pour lui qu'elles sont fertiles : on doit les regarder comme aliénées.

Beaucoup moins d'argent ; car outre les sommes qui sortent de l'état pour aller à Rome se perdre sans retour, outre celles qui demeurent inutiles entre les mains d'un clergé opulent, il faut encore compter pour quelque chose ce grand nombre de fêtes, de jours perdus pour le travail & l'industrie ; il

faut faire attention que l'argent se multiplie par la circulation; enforte que 50000 écus envoyés à Rome ne font pas seulement 50000 écus de moins, mais encore tout ce qu'aurait produit cette somme: enforte que toute suspension de travail ralentissant la circulation de l'argent, en diminue par là même la quantité.

Qu'arriverait-il donc, si les souverains cédaient aux ambitieuses prétentions du pontife de Rome? La religion catholique elle-même en souffrirait; ses défenseurs affaiblis verraient tôt ou tard les puissances protestantes prévaloir & l'emporter. Le système de la cour de Rome est donc funeste à l'église, nuisible à la conservation & à la propagation de la foi catholique; & par conséquent tout bon catholique doit la rejeter.

On pourra par cet exemple se former une idée de la manière à la fois ingénieuse & solide dont raisonne l'auteur de ce mémoire.

Citons encore un fait dont la vérification doit être facile, & me paraît bien importante.

Serait-il vrai que l'oisiveté du dimanche ne fût pas une institution apostolique? Serait-il vrai que la première loi qui défend de travailler en ce jour-la, fût de l'an 32? Serait-il même encore vrai que cette défense ne concernât que les habitans des villes, &

que le travail fût permis au peuple des campagnes ?

Je voudrais le savoir : mais pour cela il faudrait avoir eu le courage de parcourir les landes stériles de l'histoire ecclésiastique ; science aride , s'il en fut jamais , où l'on se remplit la tête de faits douteux , d'opinions absurdes , de querelles théologiques. Je m'en rapporte de bon cœur au voyageur philosophe , s'il s'en trouve , qui aura traversé ce désert en observateur. ▶

Quoi qu'il en soit , il est bien démontré par une expérience universelle , qu'autant la sanctification trop négligée du dimanche peut produire de bons effets , autant l'oisiveté religieusement observée ce jour-là dans nos campagnes corrompt leurs habitans. Le dimanche est trop souvent un jour de désordre ; & cela même me ferait pencher à croire qu'une institution dont l'inévitable abus occasionne beaucoup de maux , n'est pas évangélique.

J'avoue que Dieu , par des raisons souverainement sages , avait imposé aux Juifs le repos du sabbath ; mais qu'en conclure ? Les mœurs ont prodigieusement changé : nous n'avons plus d'esclaves , pour qui le repos du sabbath soit une loi d'humanité. Et qui me dira que dans les circonstances actuelles , Dieu eût donné à un peuple industrieux &

commerçant les mêmes préceptes qu'il donnait aux descendans d'Abraham ?

Mais l'Évangile . . . Ah ! si l'on me cite un mot, un seul mot de l'Évangile, où cette loi de Moïse soit confirmée, je me tais. Ce n'est pas à moi de hasarder mes incertaines conjectures, si le Maître des hommes a prononcé. Mais je crois voir le contraire.

Saint Paul recommande aux fideles de ne point se laisser assujettir à l'observation inutile des sabbaths : si le repos du dimanche eût été substitué à celui du samedi, ne serait-il pas naturel qu'il en parlât ? Il recommande aux chrétiens de ne pas abandonner leurs assemblées ; mais où leur dit-il de *chômer* un jour de la semaine ?

Je m'arrête : je connais l'Écriture ; mais je ne connais pas la tradition. Ainsi d'autres acheveront, s'ils veulent, cette petite discussion théologique, qui mériterait bien, si je ne me trompe, l'attention des gouvernemens & des clergés protestans. Ne pourrait-il point arriver que l'oisiveté du dimanche ne fût qu'un reste du catholicisme ?

Au reste, je conjure le lecteur sensé, charitable & religieux, de ne pas me croire à la hâte hérétique & novateur, sans me comprendre. Je crois essentiel de sanctifier le dimanche, & la négligence de ce devoir m'afflige : je crois peu convenable de le *chômer*

mer, & j'ose proposer humblement mes doutes sur ce sujet, d'après l'auteur dont j'annonce l'ouvrage. Religion amie du bonheur des hommes ! en disant la vérité telle que je la trouve en mon cœur, ce n'est pas toi, ce n'est pas tes vrais ministres que je crains d'offenser ! C.

III. *Théâtre à l'usage des jeunes personnes.*
Second extrait.

APRÈS un article presque théologique, & par-là même fort ennuyeux sans doute pour le plus grand nombre des lecteurs, on fera bien aisé apparemment que je revienne à parler comédies : cela est bien plus agréable ; cela n'occupe point & ne fait qu'amuser. Voilà les lectures qui conviennent à tant de gens qui, selon l'heureuse expression du traducteur de l'*Essai sur la critique*, lisent beaucoup moins pour s'instruire que pour s'entretenir dans l'habitude d'une douce oisiveté. Essayons aussi de leur plaire : car pour un journaliste, les suffrages se comptent, comme on fait, & ceux-ci font le grand nombre.

La pièce dont je me propose de rendre compte, est intitulée *les Dangers du monde*, & en rend bien plus sensibles encore à mon sens les *ridicules* que les *dangers*.

La marquise de Germini, femme du meilleur caractère possible, a vécu quelque tems à la campagne, heureuse par l'affection de son époux, & par l'exercice des divers talens qu'elle a cultivés. Mais son mari a été obligé de la quitter, il l'a envoyée à Paris; sa tante Dorizée qui lui servait de mere, en a aussi été séparée. Elle a laissé auprès d'elle une femme-de-chambre, nommée *Juliette*, de l'éducation de laquelle elle a pris soin, dont les sentimens sont fort au-dessus de son état, un vrai phénix, une espece de Mentor. Mais la marquise, nonobstant tout cela, s'est jetée à corps perdu dans le grand monde: elle s'est livrée à une vicomtesse Dorothée, étourdie, dont elle a malheureusement fait la connaissance, avec qui elle s'est lié intimement; elle a si bien mis le tems à profit, qu'en dix-huit mois elle s'est endettée de soixante & dix mille francs. Cela l'inquiete beaucoup, & Juliette encore davantage: elle voudrait qu'à son retour son mari ignorât ses folies; elle n'ose s'adresser à sa tante pour les réparer. Lecteur! vous devinez le dénouement. C'est Juliette qui s'adresse à l'excellente Dorizée: Dorizée paie; le marquis revient, & sa femme est corrigée. Il faudrait qu'elle fût bien endurcie pour ne pas l'être.

Je serais bien fâché d'avoir mauvaise opinion du cœur humain: mais j'avoue que ces

conversions édifiantes qui terminent presque toutes nos piéces modernes, me paraissent assez peu vraisemblables. Elles ne sont pas dans le goût de Molière : Harpagon reste avare, Tartuffe hypocrite, Alceste misanthrope, Cathos & Madelon précieuses. Dans Destouches, l'irrésolu, après avoir enfin pris le parti d'épouser l'ainée de deux sœurs, entre lesquelles il balançait, finit la piéce par ce vers caractéristique :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser la cadette.

Voilà, si je ne me trompe, la nature : un seul jour de crise ne change guère un caractère. J'ignore ce qu'était M. le marquis de Germini : mais à sa place j'aurais eu bien de la peine à me persuader que ma femme fût réellement corrigée.

On m'a objecté que le but de l'auteur étant d'instruire, il ne pourrait mieux faire que de choisir des caractères foncièrement bons, afin que les *jeunes personnes* qui auraient les mêmes défauts s'y reconnussent sans trop de répugnance. Et puis, il est fort instructif encore que le pécheur ou la péchereuse finisse toujours par s'amender pour le bon exemple. Je n'ai pas un mot à répliquer. Je comprends que ce défaut tient au *genre* : aussi ne suis-je point partisan de ce *genre*, ni d'aucun de ceux qui nous écartent de la fidelle imitation de la nature.

Hâtons-nous de passer de la critique à des louanges bien méritées. Ce serait être injuste que de ne pas en accorder à cette pièce : elle est singulièrement amusante. Je ne fais si jamais on a rendu avec autant de vérité le ton des femmes du monde : c'est leur familiarité, leur sensibilité, leur philosophie : ce sont leurs exagérations, leurs petites phrases, leurs *tics* : des *réellement*, des *par exemple*, à propos de rien ; des *mon cœur éternels*, des embrassades, des propos sans suite. Et franchement, sans être à Paris, cette comédie pourrait être utile à un certain nombre de nos jeunes dames... Combien leurs manières & leur ton prêtent au ridicule ! elles en riront peut-être elles-mêmes, comme l'avare se moque d'Harpagon :

Quid rides ? Mutato nomine de te

Fabula narratur.

J'espère qu'on me saura gré de transcrire ici quelques-uns des morceaux les plus comiques de la pièce. Ils feront peut-être trouver mon extrait bien fade ; mais sûrement ils amuseront le lecteur.

Voulez-vous connaître la vicomtesse ? Voici comment Juliette la dépeint : « Elle a le cœur assez bon ; elle est franche... Mais elle a tous les défauts que peuvent donner une mauvaise éducation, le manque d'esprit

& une excessive légèreté, toujours découverte, voulant toujours s'amuser.... des projets de fêtes, de spectacles, de bals; le desir de se montrer, d'être mieux mise qu'une autre; d'inventer une mode, de passer enfin pour la personne la plus recherchée de la société, la plus magnifique, la plus agréable: voilà les seules idées dont elle soit occupée. Elle joint à ces travers mille prétentions ridicules: elle affiche une sensibilité passionnée, un goût décidé pour les arts... Elle se pique aussi de philosophie & de bienfaisance: elle n'apprend rien, ne fait rien, parle de tout, décide impérieusement, en impose quelquefois aux fots, & fait pitié aux gens raisonnables. Malgré tous ces ridicules, elle est à la mode; on s'amuse, on se moque de sa folie, on calomnie même sa conduite: mais elle a une bonne maison, des loges à tous les spectacles; elle est belle & jeune. Ces avantages ne suffisent pas pour être estimée; mais en les possédant, on est sûre d'être recherchée... » On ne dira pas, je m'assure, de ce portrait qu'il ne ressemble à personne. Voilà quelle est l'amie *intime* de la marquise: elles passent leur vie ensemble, & s'écrivent régulièrement dix billets par jour. Jeux de hasard, veilles, dissipation, folles dépenses, voilà le fruit de cette intimité.

Mais, voyons en scène la vicomtesse elle-même; son caractère est parfaitement bien soutenu : toutes les fois qu'elle paraît , on est sûr de rire.

La première conversation qu'elle a avec la marquise , est un chef-d'œuvre de bon comique ; elle ne peut rester : n'est-elle pas engagée à une lecture?... « Ah ! s'écrie-t-elle tout-à-coup , j'ai oublié mon sac à parfler : que je suis étourdie ! Je m'ennuierai à la mort ; je ne puis entendre lire sans parfler... Je suis *outrée* que vous ne veniez pas à cette lecture. *Mon cœur !* savez-vous bien que nous ne nous verrons guère aujourd'hui ? „ Un moment après , c'est un autre ton : « Je deviens misanthrope , je vous en avertis. Si vous saviez toutes les méchancetés que j'éprouve !... & puis , je m'affecte d'un rien. On est bien à plaindre d'être douée d'une certaine *sensibilité !* c'est un présent du ciel bien funeste !... *Mon cœur !* avez-vous là du rouge ? *C'est que* le mien est un peu trop pâle. „ Là-dessus on se met à causer d'un quadrille qu'on a projeté , des femmes qui doivent en être. Au milieu de cette conversation , la vicomtesse dit :

« Ma chère amie ! il faut que je vous quitte. „

LA MARQUISE. Quoi , déjà ?

LA VICOMTESSE. Nous nous reverrons

ce soir... J'ai mille choses à vous dire; j'ai besoin d'ouvrir mon cœur à mon amie. Je vous assure que j'ai plus d'un chagrin, & si je n'avais pas autant de courage...

LA M. Vous m'inquiétez.

LA V. Je vous conterai tout cela à l'opéra... A propos, *mon cœur!* prenez-vous cette petite loge?

Et voici la fin de ces tendres discours de l'amitié.

LA V. Adieu, *mon chat*. Ce petit entretien m'a fait du bien: j'avais du noir quand je suis venue... Adieu, ma chère amie!... Connaissez-vous ma voiture neuve?

LA M. Non, *mon cœur!* est-elle là-bas?

LA V. Oui, venez la voir: elle est ravissante.

LA M. Allons, volontiers. (*Elles se prennent sous le bras, & s'en vont.*)

En vérité, cette scène est si bien faite, qu'en la lisant on ne croit pas lire; on croit entendre & voir... Eh! qui n'a jamais vu jouer cette scène dans la société?

La vicomtesse revient pour entraîner son amie à un souper d'ambassadeur. La marquise s'en excuse. La vicomtesse prend le parti de rester: elle n'est pas en bonne disposition... Elle a mal aux nerfs... & puis, elle est coiffée à faire horreur.

LA M. J'en suis outrée: mais je ne peux

vous offrir à souper, parce que, restant chez moi, ma tante viendra sûrement passer la soirée ici.

LA V. Ah! *par exemple*, le procédé est nouveau... Ecrivez à madame votre tante que je suis malade, & que je vous ai demandé en grâce de venir souper avec moi.

LA M. Ah! dispensez-moi de cet artifice; je me suis promis de n'en employer jamais aucun avec une personne à qui je dois autant de reconnaissance que de tendresse.

LA V. Voilà une très-belle phrase; mais elle n'a pas le sens commun. Il n'y a point d'artifice là-dedans: car je vous jure que je suis très-malade, & j'exige que vous soupiez avec moi. Ainsi vous ne direz que la vérité.

LA M. Quelle folie!... Mais vous n'êtes point malade.

LA V. Mais ne vous disais-je pas tout-à-l'heure que j'avais mal aux nerfs?... D'ailleurs, tout ce thé que j'ai pris ce matin, me cause un mal de cœur!... Enfin, pour mettre votre conscience en repos, je vous promets de ne prendre ce soir que de l'eau de fleur d'orange. Etes-vous contente?... Et puis j'ai des conseils à vous demander; je veux vous confier toutes mes peines.

Il faut bien céder: comment se refuser aux instances de l'amitié? La marquise se détermine enfin, quoiqu'avec répugnance,

à

à mentir à sa tante. Pendant qu'elle écrit, la vicomtesse s'étonne d'avoir oublié de parler à son intime amie, d'une chose dont elle est *réellement* affectée *jusqu'au fond de l'ame*. Elles ont causé étourdiment le matin du défaitre d'une certaine baronne de ses amies, en présence d'une marchande de modes [a], à qui cette *pauvre* baronne devait beaucoup d'argent. La marchande a profité de leur imprudence : les parens savent tout. " La famille a tenu conseil : il s'agissait d'une absence de deux ans, de partir pour un vieux château dans le fond du Limoufin, de passer là deux étés... Enfin des *horreurs*, que je ne vous détaillerai pas ; car cela *fait frémir*. „ Après cette aventure, la marquise imagine que son amie quittera cette marchande. " Ah ! je suis *furieuse* contr'elle, répond la vicomtesse. Assurément elle m'a compromise de la manière *la plus affreuse*... Mais il faut être juste ; il n'y a qu'elle qui sache faire des pouffs, & garnir un petit habit. „

Au milieu de cette belle conversation, on vient annoncer Dorizée. La marquise ne fait quel parti prendre : " mentir en parlant, dit-elle avec une aimable naïveté, est bien

[a] Cette scène de la marchande de modes avec nos deux petites maîtresses, est l'une des plus jolies de la pièce.

plus difficile. La vicomtesse l'encourage : songez donc combien nous serons heureuses ce soir, de pouvoir nous parler en toute liberté! „ La marquise cède encore, & va renvoyer sa tante. Juliette veut la suivre; mais la vicomtesse la retient; elle lie conversation avec elle: elle lui parle de ses parens: Juliette lui répond avec autant de respect que de tendresse pour eux.

LA V. Quel bon, quel charmant naturel!... Cela est drôle; elle m'a fait venir les larmes aux yeux... Oh bien! à présent, j'aime véritablement madame Dorizée, qui vous a donné ces excellens principes.

J. Ils tiennent aux sentimens les plus naturels; ils sont dans tous les cœurs; la mauvaise éducation les altere, la bonne consiste seulement à les développer. [a]

LA V. Je l'écouterais toute la journée avec intérêt... En vérité, Juliette! vous me surprenez... mais beaucoup... Je me sens un véritable mouvement d'amitié pour elle... Juliette! il faut que je vous embrasse.

J. Madame...

[a] L'excellente & incomparable Juliette n'est-elle point ici elle-même un peu ridicule? Je n'aime point ce ton dogmatique & sentencieux, & je trouve tout simple que la vicomtesse s'en extasie: il doit lui plaire.

LA V. Elle est charmante !... l'air si doux, si sage !... & le bon cœur ! Son pere & sa mere sont bien heureux !... *Réellement*, je ne reviens pas de l'attendrissement qu'elle m'a causé... Dites-moi, Juliette ! vous avez passé près de deux ans en province avec madame de Germini ? Vous deviez lui être d'une grande ressource ; car j'imagine que la vie de château est une triste chose.

J. Madame y était heureuse. Elle n'y trouvait que des plaisirs simples, mais dont on ne se lasse jamais [a].

LA V. Oui, je conçois cela... J'aime aussi la campagne... j'ai naturellement des goûts champêtres... Des ruisseaux, des gazons, des fleurs sous des objets *ravissans* : mais quand tout cela est gelé, l'hiver, que devient-on ?

J. La musique, le dessin, la lecture nous occupaient une partie du jour ; & les soirs, madame, au milieu de sa famille, ne regrettait ni les fetes, ni les bals, ni les plaisirs de Paris.

La conversation tombe ainsi sur le caractère de la marquise, & tout-à-coup la vicomtesse s'écrie avec emphase : " il est certain que c'est une charmante personne !... J'ai un *sentiment* pour elle !... elle a un *attrait* pour

[a] Même défaut.

moi!...», Ce qu'elle m'inspire *a quelque chose de si vif & de si tendre*, que véritablement c'est *de la passion*; & puis, il y a une telle conformité dans notre *manière d'être*, une telle *sympathie* entre nous, qu'il était impossible que nous ne nous aimassions pas à la folie.

La marquise revient, honteuse d'avoir menti à sa tante; mais enfin elle l'a fait; Dorizée est partie.

LA V. Cela est charmant, nous allons passer une *délicieuse* soirée... J'ai encore quelques affaires qu'il faut que je termine; je vais vous quitter, mais je reviendrai de bonne heure. Adieu, *mon enfant*!... A propos, savez-vous que j'aime Juliette à la folie? Nous venons d'avoir une conversation très-féreuse... Elle m'a charmée: j'envie votre bonheur d'avoir auprès de vous une personne aussi aimable... Voyez donc comme elle rougit... bonne, spirituelle, modeste; il ne lui manque pas une qualité.

N'est-ce pas là ce jargon frivole de sensibilité, dont les expressions vives, exagérées, étourdies, frappent assez souvent aussi nos oreilles? N'est-ce pas savoir peindre? Ce n'est plus même une peinture, c'est l'objet.

Encore quelques traits de la même force. Je suis excédée de la fatigue de ma journée... Et tout ce que je suis *obligée* de faire

demain... A midi, *nos* expériences sur l'air fixe ; à une heure, la course : de là à l'académie française , pour entendre ce discours de réception ; & puis à la foire , voir la danse des chiens ; & puis à Versailles... *Véritablement*, je ne conçois pas comment , avec ma fanté délicate & faible , & mes crispations de nerfs , je puis avoir la force de soutenir un tel genre de vie.

LA M. Il vous convient apparemment , puisque vous l'avez adopté.

LA V. Non... c'est que j'ai une complaisance excessive ; car naturellement je suis paresseuse... Le chevalier d'Herbain a dit de moi que je n'avais de vivacité que dans l'imagination , & d'énergie que dans le caractère. Et cela est très-vrai ; cela me peint parfaitement : j'aime la tranquillité , le calme , le recueillement... [a] C'est une délicieuse chose que le repos!... Mais qui peut suivre ses goûts ? (*Elle regarde sa montre.*) Mon dieu ! six heures & un quart ! Adieu , ma chere amie ! je serai ici dans une heure & demie au plus tard. (*Elle l'embrasse , & fait quelques pas pour s'en aller.*) Ah ! j'oubliais...

[a] Il n'est presque point de femme très-répondue , qui n'en dise autant , & qui ne croie dire vrai.

Mon cœur ! qui est ce qui fait vos chambrelouques ?

LA M. Madame Bertrand.

LA V. Ah ! Juliette, vous me l'enverrez... & quand je reviendrai tout-à-l'heure, je me déshabillerai, & vous m'en prêterez une... C'est le bonheur de la vie qu'une chambrelouque... Adieu, *petit cœur !* (*Elle embrasse encore la marquise, & s'en va.*)

Voyons maintenant comment se passe cette délicieuse soirée. La vicomtesse est en chambrelouque; nos deux amies sont seules, & demandent leurs sacs à parfler.

LA V. J'ai une telle activité qu'il m'est impossible de rester un moment oisive... Que je plains les gens désœuvrés ! L'occupation a tant d'attraits !

Et là-dessus elle se met à parler d'un voyage qu'elle a fait à la campagne. " Nous y menions une vie délicieuse... douce... simple... Nous ne nous couchions jamais avant trois heures du matin... Et puis, des lectures ravissantes l'après-midi pendant que nous parflions. „ Ce qu'on lisait, elle ne s'en souvient pas trop : mais cela était philosophique. " Car aujourd'hui on trouve le secret de mettre de la philosophie dans les ouvrages les plus frivoles *Le joli siècle* que le nôtre!... Parlez un peu de philosophie & de métaphysique à nos meres & à nos belles-meres,

vous verrez la mine qu'elles feront... Ah! voici nos sacs. Allons, faisons notre établissement. (*Juliette tire des fauteuils.*)

LA M. Une petite table...

LA V. Oui, là, entre nous deux.

LA M. Mon cœur, voilà votre sac. (*Elles s'assoyent.*)

LA V. Quelle soirée nous allons passer! que ne puis-je ainsi les donner toutes à l'amitié! (*Elle lui tend la main.*) J'ai un mal d'estomac inoui. (*Elle bâille.*)

LA M. Et moi aussi. (*Elle bâille.*)

La soirée continue comme elle commence. Ce sont de longs silences, interrompus par des propos indifférens. Enfin la marquise s'avise de dire :

Mais quelle heure est-il?

LA V. Je n'en ai point d'idée.... (*Elle bâille.*) Le tems passe si vite pour moi, quand nous sommes ensemble!

LA M. *bâille*, & regarde ensuite à sa montre. Comment donc, il n'est pas onze heures!

LA V. Cela n'est pas possible; il y a plus d'une heure que nous avons soupé. (*Elle regarde sa montre.*) Dix heures trois quarts, cela est vrai.

LA M. A quelle heure avez-vous demandé vos chevaux?

LA V. A une heure.

LA M. (*à part.*) Ah ciel!... quelle contrariété!

LA V. Mais mon cocher est si peu exact que je parie qu'il ne sera pas ici avant deux.

LA M. (*à part*) Cela est agréable!

LA V. Qu'avez-vous, mon cœur? vous avez l'air de souffrir.

LA M. Oui, mon mal de tête augmente beaucoup.

LA V. Et moi, le parfilage me fait mal aux yeux... J'ai des inquiétudes dans les jambes. (*Elles se levent.*)

Fort à propos pour animer un peu la conversation, on vient avertir la vicomtesse que sa belle-mère l'attend dans sa chambre pour la censurer : elle prend le parti de n'y point rentrer.

Voulez-vous que j'aie m'exposer à une scène, ayant déjà mal aux nerfs, après avoir soupé, & avec la *sensibilité* [a] que vous me

[a] Lecteur! un mot d'avis en passant. Toutes les fois que vous entendrez quelqu'un exalter beaucoup la sensibilité, & sur-tout dire un mot de la sienne, soyez bien sûr qu'il n'en a guère : ceux qui en ont ne l'affichent pas. Il en est ainsi presque en toutes choses. Ceux qui parlent sans cesse d'amitié, en sont pour l'ordinaire incapables. Les gens rusés s'accusent d'être trop francs. Si vous voulez trouver du courage, ne le cherchez pas chez ceux qui font les fermes, & ainsi du reste.

connaissiez?... Non, cela est impossible. Je resterai jusqu'à demain matin... Nous causerons... J'ai tant de choses à vous dire!... Vous ne pouvez imaginer à quel excès je suis à plaindre dans mon intérieur... Vous me voyez souvent des momens de mélancolie. Cette inégalité est bien excusable, & toute la philosophie du monde n'est pas toujours suffisante pour surmonter des peines qui touchent si sensiblement.

LA M. L'on doit du moins admirer votre courage, qui vous les fait dissimuler si bien.

LA V. En effet, j'en ai, du courage... Si je n'avais pas *du caractère & de la force*, que deviendrais-je?

La pauvre femme n'est aimée ni de son mari, ni de ses parens; & pour tâcher de se dissiper, elle sort sans cesse. Mais si elle cherchait à plaire à ses parens?

LA V. Mais, pour leur plaire, il faudrait presque renoncer au monde; il faudrait rester chez soi une partie de la journée, il faudrait y souper souvent, ne point faire de dettes, & ne point jouer au pharaon.

LA M. (*riant*) En effet, voilà des volontés bien dures & bien tyranniques.

La marquise exhorte ensuite son amie à acquérir des connaissances, des talens.

LA V. Je le voudrais, j'y fais ce que je puis... Je fais un cours de physique; j'ai un

maître de billard ; je monte à cheval au manège ; j'apprends à mener une caleche... Avec tout cela, quand je suis seule dans mon cabinet, je ne m'en trouve pas moins désœuvrée, & la retraite ne m'en est pas plus agréable.

LA M. Je le crois bien ; le genre d'étude que vous avez choisi ne doit pas vous être d'une grande ressource dans la solitude... Et puis enfin, à quarante ans, on ne peut ni suivre une chasse, ni conduire une caleche.

LA V. Je n'ai jamais pensé à ce que je ferais à quarante ans... Vous m'en donnez l'idée, il faut que je m'en occupe... Je serai outrée d'avoir quarante ans, j'entrevois cela.. Mon cœur ! vous parlez comme un ange, vous m'avez persuadée, & je vais quitter le cheval... Aussi bien, il me donne des courbatures.

La conversation est interrompue par l'arrivée de Juliette, qui apporte des habits de bal, que la vicomtesse avait demandés. Elle a résolu d'aller au bal : en vain la marquise veut l'en détourner, & lui offre un lit.

LA V. Moi, me coucher ! moi, dormir dans l'agitation où je suis !

LA M. Vous me persuaderez qu'il n'y a de repos pour vous qu'au bal.

LA V. Ce fera du moins une distraction, & j'en ai grand besoin.

La marquise cede aux importunités de son amie, qui, oubliant très-philosophiquement toutes ses peines, ne pense plus qu'au bal... "On m'a dit que le bal ferait superbe ce soir... Je crois que j'y ferai aimable... Où sont donc nos masques? Ah! les voilà. Je prends celui-ci... Dépêchez-vous donc, *petit chat*... Ah! vous êtes charmante comme cela... Le drôle d'habit!... *C'est joli* de se déguiser... Et notre coiffure?... Dépêchez-vous donc, chere Juliette!... Les pieds me brûlent... Voilà justement l'heure où le bal est *ravissant*.

Il fallait absolument transcrire tous ces détails, pour faire connaître au lecteur le mérite de cette piece, qui ne consiste certainement pas dans le fond & le développement de l'intrigue, ni dans le caractère de la marquise. On ne prend point un intérêt bien vif à sa situation; on ne conçoit pas trop, qu'en dix-huit mois si bien employés, le monde l'ait aussi peu pervertie. Mais tout le rôle de la vicomtesse me paraît un chef-d'œuvre de bon, de vrai comique.

Je préfère cependant *la Curieuse*; & je la préférerais même à mérite égal. Elle a le mérite de peindre quelque chose de plus permanent, d'un peu moins accessoire, qu'un ridicule fugitif de société. Je ne crois pas la curiosité fort naturelle à l'ame humaine; mais elle est au moins un des effets primi-

tifs & constans de la société : dans mille ans il y aura des curieuses tout comme aujourd'hui. Mais peut-être n'y aura-t-il plus de vicomtes dans quarante ans ; elles ont remplacé les précieuses ridicules : elles seront remplacées à leur tour. Ce ne sont que des formes passagères, superficielles ; ce n'est, pour ainsi dire, rien de l'homme.

Les loix du *genre* qu'a créé l'auteur, ont, ce me semble, beaucoup nui à la pièce. Combien quelques rôles d'hommes, tels que je les imagine, l'auraient animée ! Ils auraient fait ressortir bien plus vivement le ridicule des actrices.

Quant au titre de la pièce, plus j'y pense, plus je le trouve mal rempli. Ne dirait-on pas que *les Dangers du monde* sont de déranger ses affaires, de contracter des dettes & de se ruiner ? Quoi ! est-ce là tout ce qu'il y a à craindre ? Mais ce n'est pas *Thalie* qui doit se charger de nous instruire des vrais dangers du monde : cela est trop sérieux, trop purement moral, pour être du ressort de la comédie. Qui nous les fera donc connaître ? Nos prédicateurs qui exagèrent tout ?... Non, car on ne les écoute pas sur ce sujet : mais nos romanciers peut-être, si nous savions les lire comme il faut.

La morale de madame la comtesse de Gen-

lis paraîtra bien raisonnable à plusieurs personnes, quand elle exige qu'on ne donne à la société que sept heures de la journée... Que sept !... que sept !... Les jours en ont-ils donc vingt-quatre?... Sept à la société, deux aux repas, une à la toilette, & le reste à la culture de l'esprit & des talens. Voilà une journée bien morale.

Dans nos petites villes de Suisse, on joue l'hiver, pour l'amusement de la bonne compagnie, des comédies de société. Je voudrais qu'on y représentât celle-ci ; mais j'en doute. D'abord, il n'y a point de rôles d'hommes... Et puis, entre nous, si Moliere avait fait une piece fort plaisante, qui rendit bien sensibles les ridicules des comédiens, pensez-vous qu'ils la jouassent de bon cœur ? - C.

IV. *Les Tombeaux, poème en quatorze chants, imité d'Hervey. A Lausanne, & se vend chez Lacombe, libraire au Pont, 1779. Extrait envoyé à l'éditeur.*

VOICI monsieur, ce qu'un de mes amis m'écrivait il y a quelques années.

Sur nos voisins je porte un œil jaloux ;
De leurs nombreux lauriers je rougis, je murmure,
La nature a tout fait pour nous,

Mais nous négligeons la nature.

Tandis qu'on dresse des autels

Au chantre heureux d'Abel, que j'aime & que
j'admire ;

Tandis que Haller sur sa lyre

Fait résonner ses accens immortels ,

Sur les bords du Léman tout garde le silence....

Les plaintes de mon ami doivent enfin
cester : j'espère que vous en conviendrez ,
monsieur , quand vous aurez lu l'imitation
des Tombeaux d'Hervey , ouvrage d'un
jeune poete qui annonce du talent , & de
plus grands succès dans la suite.

Peut-on mieux peindre cette situation
dans laquelle tout homme sensible s'est
trouvé quelquefois ?

Il est des jours où l'homme , attristé malgré lui ,
Dégouté du tracas du monde qu'il a fui ,
Rompant avec plaisir les fers de la folie ,
S'abandonne sans peine à la mélancolie. [a]

Peut-on voir une image plus juste & plus
poétique que celle-ci ?

[a] On pourrait trouver que *s'abandonne sans
peine* , après *rompant avec plaisir* , fait un mau-
vais effet. [*Note du journaliste.*]

Près du portail paraît la vérité sévère,
 Montrant à notre orgueil, du bout de son flambeau,
Le clepsidre du tems brisé sur un tombeau.

Voici encore un endroit où le même clep-
 sidre est bien heureusement employé.

L'amour avec l'hymen toujours d'intelligence,
 Ecartait loin de vous la triste indifférence,
 Et le tems dans son vol mettant plus de lenteur,
Inclinait son clepsidre, & fixait le bonheur.

Malheur à l'homme froid qui lira sans at-
 tendrissement la mort de l'honnête pere de
 famille, qui fait le sujet du sixieme tom-
 beau.

J'apperçois dans le fond deux anciens domestiques,
*Dont les cheveux blanchis couvrent les fronts an-
 tiques.*

Ils tournent vers leur maître un regard douloureux,
*Leur silence est parlant, leurs soupirs sont des
 vœux.*

Partageant avec lui le plaisir & la peine,
 Jamais de l'esclavage ils n'ont senti la chaîne;
Ils étaient ses amis plus que ses serviteurs,
 Sa main sur leurs vieux jours femait tant de dou-
 ceurs !

48 JOURNAL HELVETIQUE.

Ce triste souvenir obscurcira leur vie,
Et des pleurs ont mouillé leur paupiere attendrie.

D'une tremblante main qu'agite la douleur,
De son fidele époux essuyant la sueur,
De l'autre elle soutient sa tête, & la repose
Sur son sein palpitant que de pleurs elle arrose!

Le septieme tombeau commence par un
morceau sur les parens de l'auteur, qui fait
également honneur à son cœur & à ses ta-
lens : en voici quelques traits.

O vous, mes tendres sœurs, vous mes bien-aimés
freres ,

Veillez, ainsi que moi, sur des têtes si cheres!
Consolons leurs vieux jours, remplissons leurs tra-
vaux ;

Et qu'enfin par nos soins ils goûtent le repos.

*Oui, venez, couronnons les fruits de leur automne,
De ces fleurs dont la main du printems nous cou-
ronne ;*

Et suivant leur exemple, imitant leurs vertus,
*Qu'on les retrouve en nous quand ils ne seront
plus.*

Ma mere en souriant conduisit mon enfance
Dans les sentiers fleuris d'une aimable innocence,
Mon

Mon pere à la vertu formant mes premiers jours,
En me donnant la main faisait des pas plus courts.
 Ses leçons, mon penchant, & sur-tout son exemple,
 M'apprirent que de Dieu mon cœur était le temple,
 Et qu'avec la vertu qui l'aurait habité,
 Il volerait un jour à l'immortalité.

Quand il ouvrait au pauvre une main bienfaisante,
 Bientôt je l'imitais suivant sa douce pente;
 Et mon cœur partageant le plaisir de ma main,
Sagittait, se gonflait, puis se calmait soudain.

Aussi bon patriote que bon fils, voici
 comme parle M. B. dans son neuvieme Tom-
 beau, *le Guerrier & la Patrie.*

Mais qui dans sa patrie a fixé le bonheur,
 N'a pas besoin de tombe, elle est dans chaque
 cœur.

Ecole des vertus, bienfaisante Helvétie,
 Qu'il est doux pour tes fils si fiers de leur patrie,
 De voir la liberté, du pied de leurs berceaux,
 Éloigner avec soin l'esclavage & ses maux!
Que le chapeau de Tell donne un paisible ombrage,
 De Tell dont le grand nom se transmet d'âge en âge!
 Près de l'Aar je vois la justice & la paix,
 Avec la politique habiter tes palais.

50 JOURNAL HELVETIQUE.

*Je vois dans ton sénat des amis & des peres,
Gouverner des enfans que le bonheur rend freres.*
Je revois de Caton la févere vertu,
Et les beaux jours de Rome ont enfin reparu.
Berne, dans tous les tems appai de l'innocence,
Bouclier de la foi, soutien de l'indigence,
Ah ! puisse la vertu du sein de tes remparts,
Que n'ébranla jamais le bras puissant de Mars,
Protéger les talens d'une main bienfaisante,
Et de l'autre fixer la fortune inconstante !

Vous aimerez, monsieur, cette comparai-
son-ci entre l'amour & l'amitié.

Regardez un moment la torche de l'amour ;
Elle semble d'abord donner le plus beau jour :
Fixez-la... Cette torche incertaine & tremblante,
Balance incessamment sa lueur vacillante,
D'un éclat mensonger elle éblouit les yeux,
Etincelle, sautillante, & lance mille feux.
Mais s'abaissant bientôt, sa flamme passagere
N'offre que les éclairs d'un reste de lumiere,
Qui pétille un instant, s'obscurcit, reparait,
Brûle d'un feu plus vif, s'éteint, & disparait.
Alors l'affreux dégoût sortant des antres sombres,
Couvre les deux amans de ses pénibles ombres.

Mais voyez le flambeau de la tendre amitié,
 Présenter au contraire un feu moins varié.
 Ses rayons tempérés dans leur lueur certaine,
 Nous peignent d'un beau jour la lumière seraine ;
 Sa constante durée est dans l'égalité.
 Et si quand nous luttons avec l'adversité,
 Son feu semble plus vif, sa lumière plus pure,
 C'est qu'il se montre alors dans une nuit obscure ;
 Et loin que le trépas éteigne son flambeau,
 Il brille encor pour nous au-delà du tombeau.

Je vais finir, monsieur, par quelques traits
 du tableau du vrai pasteur. Puisse ce modèle
 tracé avec une touchante simplicité, porter
 dans les cœurs des ecclésiastiques un amour
 sincère, un zèle ardent pour l'humanité ! S'ils
 sont encore jaloux de nos respects, qu'ils
 montrent des vertus ; ce n'est plus qu'à ce
 prix qu'ils peuvent les obtenir.

Il (le pasteur) met à leur portée avec facilité,
 De nos divins écrits l'auguste majesté.
 L'Éternel par sa voix à leurs cœurs se révèle.
 Des oracles sacrés interprète fidele,
Il éclaire, il rassure, il console, il bénit ;
 Et ce qu'il commença, la grace le finit.
 Ouvrant toujours au pauvre une main généreuse,

52 JOURNAL HELVETIQUE.

De tous ses laboureurs il rend la vie heureuse ,
En soulageant leurs maux , en goûtant leurs plaisirs ,
En partageant leur joie , en charmant leurs loisirs.

Déjà l'agonisant , par sa voix rassuré ,
Malgré le poids des ans dont il est déchiré ,
Trouve du monument la route moins pénible ,
Montre un air plus serein , ouvre un œil plus paisible ,
Veut bénir son pasteur . . . commence . . . ne peut pas...

Le fixe... lui sourit... & meurt entre ses bras.

Combien de morceaux ne vous transcrirais-je pas avec plaisir ! Mais en voilà assez , monsieur , pour vous faire connaître le ton général de l'ouvrage , & vous donner les desirs de le posséder. J'aurais pu sans doute vous indiquer quelques vers faibles ou d'une construction un peu forcée , quelques idées qui demanderaient plus de développement ; mais ces petits détails vous auraient peu intéressé. Je n'imiterai point ces pédans journalistes , qui marquent minucieusement en caractères italiques un vers faible , une expression hasardée , une prétendue cheville. J'aime à faire le contraire , & à distinguer

les vers qui m'ont fait le plus de plaisir. Malheur au faux connaisseur qui, sans adorer la beauté, n'en voit que les taches, & au froid critique qui ne fait que les compter!

Espérons que notre jeune poete trouvera chez ses concitoyens une indulgence qu'exige même la justice. Ceux pour qui l'éloquence & l'harmonie ont des charmes, feront reconnoissans des plaisirs dont ils jouissent, & de ceux qu'ils ont encore à espérer. Pour ceux dont le cœur aride est fermé au sentiment, dont l'oreille est sourde aux doux accens, nous les laisserons raisonner, nous n'interromprons jamais leurs calculs; mais qu'ils nous permettent aussi d'entendre & de sentir.

Qu'une noble émulation nous anime sous un ciel fortuné. Sur les bords du premier, du plus beau des lacs, chantons la nature, & le sentiment, & la vertu. C'est ici que la liberté élève l'ame, que les mœurs n'ont point encore perdu tout leur empire, que rien ne trouble & n'affaiblit nos chants. Ils ne seront ni froidement élégans, ni frivoles, ni licencieux. Notre gloire moins brillante, peut-être, n'en sera que plus durable. Quand nous aurons Tibulle & Virgile, nous ne regretterons point Ovide & Catulle. Nous suivrons Gesner & la nature, & nos chants seront immortels.

J'ai fait usage de cet extrait, d'autant plus volontiers que je trouve comme son auteur dans le poème des Tombeaux tout ce qui indique & caractérise des talens distingués. Une versification harmonieuse & coulante, des coupes de vers qui prouvent une intelligence approfondie de cet art si difficile, une sensibilité douce & vraie : voilà sans doute de quoi faire espérer à notre Suisse Française un poète, & un grand poète. *Exoriaré aliquis!* Cet essai mérite plus que de l'indulgence; les plus vifs encouragemens doivent, ce me semble, être prodigués à notre jeune compatriote. Qu'il me soit permis de citer encore ici le morceau de tout son poème qui m'a paru le plus sublime : c'est le tableau de la destinée affreuse du méchant.

Le coupable maudit la lumière céleste,
 Et cherche le néant pour éviter son Dieu;
 Mais le néant cruel se refuse à son vœu.
 Vainement il repousse une affreuse existence,
 Sur l'univers en feu vainement il s'élance:
 La douleur l'entourant d'un lien détesté,
 L'enchaîne pour jamais à l'immortalité.
 D'un éternel remord rien ne peut le défendre:
 Les cris du désespoir déjà se font entendre.
 Un tonnerre terrible a roulé dans les cieux,

De la justice enfin les ministres affreux,
 Les anges de la mort entraînant le coupable,
 Entr'ouvrent sous ses pas un gouffre inévitable.
 Il y tombe... O mon Dieu! tout est donc con-
 fommé!

Le méchant disparaît & l'abyme est fermé.

Que ces deux derniers vers sont saisissans!
 quel art dans cette cadence suspendue: *Il y
 tombe!*.... Quelle rapidité sublime dans le
 dernier vers! Quelle image il présente!
 Quel sentiment il laisse au fond de l'ame!
 Quiconque peut faire de tels vers, est né
 pour la poésie.

Mais une critique modérée n'est-elle pas
 une espece d'hommage à rendre aux talens
 naissans? N'en ont-ils pas besoin? Quoi
 qu'on en dise, un peu de *caracteres itali-
 ques* employés à propos en signe de répro-
 bation, ne prouvent pas d'une maniere bien
 complete la froideur ni la *pédanterie* d'un
 pauvre *journaliste* (comme moi, par exem-
 ple, qui m'en fers volontiers) mais seule-
 ment son exactitude.

Conseillons donc à notre jeune poëte de
 s'appliquer davantage à la correction des
 vers. Une faute qui est corrigée deux ou
 trois fois dans l'*errata*, mais qu'il est sur-
 prenant de retrouver assez fréquemment,

parce qu'elle est contraire aux premiers élémens de notre versification française, c'est l'e muet après une autre voyelle, ne faisant point élision, & par conséquent faisant un hiatus, par exemple, l'auteur parle du tems : voyez, dit-il,

Voyez l'arc de triomphe à sa voix s'érouler,
La colonne à son vol me paraît s'ébranler :
La statue de bronze est brisée elle-même.

C'est dommage que ce défaut gâte le troisieme de ces beaux vers. Il faut l'éviter absolument; l'oreille ne supporte pas ce son traînant. Encore une fois, on ferait presque tenté de douter si l'auteur connaît cette règle élémentaire : tant il y manque souvent. Un vers finit par

Et je prie les cieux, &c.

Je conseille en second lieu à notre poëte de se rendre plus difficile sur le choix des expressions & des images. Elles sont rarement d'une justesse bien sévère. Il dit, par exemple, page 24 :

Ce Dieu puissant que l'homme ignore ou *persécute*.

Eh ! comment, de grace, l'homme peut-il donc persécuter Dieu ? Je n'entends pas cela. Il dit, page 62, *de nos glaciers bra-*

vant l'hiver cuisante : c'est la première fois qu'on a fait *hiver féminin*. Il dit, page 64 :

Puisse votre génie , en me prêtant ses ailes ,
Me faire *partager* vos traces immortelles !

On *suit des traces* , on ne les *partage* pas. Quand on veut écrire pour le public , il faut de l'exactitude dans chaque expression ; on ne saurait en avoir trop.

Troisième avis de la critique. Il faut s'appliquer davantage à préparer , à amener ce qu'on veut dire. Il ne faut pas que tout-à-coup une idée , une image , que rien n'avait annoncée , & qui n'était point attendue , vienne se présenter brusquement à l'esprit du lecteur. Ce défaut est sensible à la fin du neuvième chant : l'auteur veut y célébrer les littérateurs qui illustrent la Suisse. Voici comment il parle à M. Garcin , seigneur de Cottens :

Reconnaissant ruisseau , dans ma paisible course ,
Je vais avec plaisir remonter vers ma source.

L'image pourrait être plus heureuse , & l'épithète *reconnaissant ruisseau* ne me paraît pas agréable. Mais je demande si ces deux vers conduisent naturellement aux deux suivans :

Tu fis naître en mon cœur l'étincelle du goût :
Qui *la possède* est riche , il est grand , il est tout.

Qui la possède... Quoi? l'étincelle du goût?
Cela n'est pas écrit avec soin. Et puis, qui s'attendait à ce dernier vers? que fait-il ici? Voyons la suite.

Dispensateur des sons, maître de l'harmonie,
Quel grand coup tu frappas!...

Ceci n'est absolument point amené... Je m'arrête : ce n'est pas le desir de critiquer qui m'anime, je ne voulais qu'être compris. Mais, à propos de nos Suisses célèbres, il est triste que leurs noms raboteux & dissonans semblent n'entrer qu'à regret dans un vers : comment les chanter? *Ornari res ipsa negat*. Il n'y a peut-être dans tout le poëme *des Tombeaux* que deux vers durs & sans harmonie; on ne fait ce qu'on entend, ce n'est pas du français, ce sont des sons étrangers, secs, dissonans, & ce n'est pas la faute du poëte.

D'Alt, de Bochat, Sultzer, Deleuze, Turretin,
De Crouzas, Ostervald, & Laget, & Lullin,

De pareils assemblages de syllabes s'appelleront-ils des vers? Les noms français sont pour la plupart beaux & sonores: *Montmorenci, Guise, Maienne, d'Aumale, Coligny.*

Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Epernon.

Tous ces noms semblent faits pour la poé-

fie : ils ornent , ils relevent un vers ; ils en soutiennent l'harmonie ; ils flattent l'oreille , que les nôtres déchirent.

Encore une observation bien minutieuse. L'auteur fait souvent usage de l'exclamation *Eh !* Il a tort. Elle n'exprime qu'un sentiment de surprise , qui n'a rien de noble & de poétique. Il dit , par exemple , en s'approchant d'une inscription à demi effacée : "*Eh ! j'ai peine à la lire ;*" cela me paraît trop familier. En entrant dans un caveau plus sombre & plus retiré , il dit encore :

Eh ! la porte a grondé sur ses gonds murmurans !

Je sens combien sont peu de chose ces petites remarques microscopiques. Mais j'en dirais volontiers ce que disait M. Costa des *errata* : on peut les comparer aux digues de la Hollande , qu'il faut entretenir avec un soin vigilant , si l'on veut prévenir les ravages des inondations.

Résumons. L'auteur n'a besoin que d'un censeur sincère , judicieux & sévère , d'un *Quintilius* , d'un *Patru*. Je voudrais être à portée de remplir cette fonction à son égard. Il en trouvera aisément sans doute de plus éclairés que moi : mais il n'en trouvera aucun qui sente mieux le prix de ses rares talens , & qui s'intéresse davantage à leur développement & à leur succès.

Finissons par ce vers de Virgile, qu'il est bien naturel d'appliquer à notre jeune poëte :

Pastores ! hederæ crescentem ornate poëtam,

Helveti.

C.

V. *Histoire des découvertes, &c. Troisième extrait.*

PENDANT que M. Gmelin suivait le cours du Don, MM. Pallas & Lépéchin suivaient celui du Wolga jusqu'à Zarizyn sur les bords de la mer Caspienne. Les rives du Wolga, que nous allons parcourir avec eux, offrent à peu près le même spectacle que celles du Don. Un fleuve navigable & poissonneux traverse des terres fertiles, mais négligemment cultivées par un peuple ignorant & paresseux. Des villes en assez grand nombre sont situées le long du fleuve; mais elles sont bâties en bois, les Russes s'imaginant qu'il est mal-sain d'habiter des édifices de maçonnerie.

La première de ces villes, qui fixe l'attention de nos voyageurs, est Wolodimer, d'où l'on envoie annuellement à Moscou beaucoup de cerises, quelques légumes, & sur-tout quantité de cornichons.

A quelque distance est le lac des Surnageurs. Selon la tradition, Wsewolod, grand-

duc de Russie, traversant les terres d'un boiard, nommé Kukowitsch, le fit massacrer, parce que, voulant agir en petit souverain, il avait refusé de lui rendre hommage. Mais ensuite, touché des cris des deux fils & de la fille du boiard, qui, selon les mœurs anciennes, étaient venus pleurer sur le cadavre de leur pere mort, il fit élever ces orphelins, & maria la jeune fille à son fils André, souverain de Wolodimer. Il est des ames à qui aucun bienfait ne peut faire oublier une offense : la princesse conspira avec ses freres contre son époux qu'elle assassina. Mais George, l'ainé des fils de Wsewolod, vengea son frere, prit Wolodimer, se saisit des Kukowitsch, les fit coudre dans des paniers & jeter dans ce lac. La terre refusant de recevoir ces hommes ingrats & méchans, on les voit furnager encore aujourd'hui.

La fable est assurément très-belle & très-morale. Par malheur, nos savans vont s'aviser d'observer qu'au lieu de deux Kukowitsch, il flotte une quantité de ces paniers qui ne sont que de grosses mottes d'une mousse ligneuse ; & voilà comment le merveilleux disparaît aux approches de la science. Si le peuple y gagne beaucoup, de vrais philosophes pourraient en douter. Tel habitant de Wolodimer ne croira peut-être plus à

rien, quand il ne croira plus aux Surnageurs. Je ne fais si l'on comprend dans ce siècle qu'il faut que le peuple soit peuple ; dans son esprit toute vérité tient à quelque erreur : laissez-lui donc ses erreurs, sans quoi vous risquez de lui enlever aussi la vérité. Après cette digression bien ou mal placée, revenons à nos voyageurs.

Une observation intéressante qu'ils font, c'est que le premier village depuis Pétersbourg, où l'on trouve des goêtres, n'a que des eaux un peu martiales & qui charient beaucoup de particules marneuses. En rapprochant cette observation de celles qu'on a faites sur les goêtres des Alpes & du Valais, il semble qu'on peut attribuer cette maladie, peut-être en partie à un air chargé de vapeurs & trop rarement renouvelé par des vents salutaires, mais sur-tout à l'usage des eaux gypseuses, taseuses & séléniteuses qu'il ne faudrait boire qu'après les avoir fait bouillir, ou tout au moins filtrer.

On voit avec quelque surprise que les habitans de Murom, voisins d'une grande forêt, y cueillent diverses especes de champignons, dont quelques-unes sont réputées ailleurs très-dangereuses, & en font sans inconvénient une de leurs principales nourritures. Cette plante serait-elle moins nuisible

dans les contrées du nord, que dans nos climats ?

Je ne dis rien de l'agriculture & des arts de ces peuples grossiers ; leurs procédés les plus industrieux ne nous apprendraient rien. Mais je ne puis m'empêcher d'observer, comme une chose singulière, que la fabrication de la potasse est un des droits exclusifs de la couronne. Pour conserver un si beau droit, il faut payer un inspecteur & des gardes-forêts ; il faut un bureau de justice particulier, dont ces officiers relient. De semblables institutions sont tout-à-fait dignes des siècles de barbarie, auxquels elles doivent leur origine : mais comment subsistent-elles encore de nos jours ?

Le long de la Pjana, rivière qui se jette dans le Wolga, habite la nation des Morduans, dont les mœurs pourraient nous amuser un instant.

Leurs femmes s'annoncent de loin. A leur bonnet pend par-derrière une petite queue avec nombre de petites chaînes ; à leur ceinture encore des chaînettes pendantes, des jetons, des clochettes, &c. Tout cela n'est pas moins lourd que retentissant. On sera surpris peut-être que les filles soient moins chargées que les femmes, de ces colifichets qui font la parure du sexe. Le goût de la parure s'accroît-il naturellement, à mesure

qu'on avance en âge? . . . Mais n'allons pas encore disserter & philosopher là-dessus.

Il n'y a point dans l'empire Russe, de peuplade plus sale que les Morduans. En échange, ils sont très-laborieux; la culture des terres, la chasse, le soin des abeilles, ils ne négligent aucun moyen de gagner.

Cette nation est divisée en deux tribus, l'Ersanienne & la Mokschanienne, un peu moins mal-propre que l'Ersanienne, & d'un peu moins mauvais goût dans son habillement. Sans trop bien savoir quels sont l'origine & le fondement de cette distinction, les membres de ces deux tribus ne s'allient entr'eux, qu'autant qu'ils ont embrassé le christianisme. Il est, ce me semble, assez remarquable qu'on retrouve presque par-tout, & jusques chez les peuples les plus simples, de ces séparations entre l'homme & l'homme, qu'on ne chercherait pas parmi eux.

Un usage bizarre des Morduans, c'est que l'épouse, en venant de recevoir la bénédiction nuptiale, doit se plaindre & sanglotter; ainsi l'exige l'impérieuse bienfiance: quelques-unes la respectent au point de s'égratigner tout le visage: elles ne vont pas, on les porte sur une natte, dans la chambre du nouveau marié; & en lui luïvrant

La douce & l'innocente proie,
on lui adresse ces pathétiques paroles: *Tiens,
loup!*

loup ! voilà l'agneau. Que penseront les femmes, de cet ancien rit nuptial, & de la religion qui le prescrivait? Quant à moi, je le rapporte sans commentaire.

Il faut dire quelque chose ici du sol & du climat de ces contrées. Des terres noires, des champs gras, auxquels le fumier ne ferait que nuire, feraient la richesse d'un autre pays : ici, comme sur les bords fertiles du Don, l'habitant ne cultive que pour sa propre consommation. Si l'on trouve quelques cultivateurs plus laborieux & plus industrieux, ce sont des étrangers, Allemands, Polonais, Grecs, que l'impératrice régnante a attirés dans ses états. Leur voyage se fait à ses frais ; on donne à chaque famille une maison, un terrain à cultiver, les instrumens de la culture & la subsistance d'une année : ils sont exempts de taxes pour cinq ans. Cette sage libéralité peuplera peut-être enfin les déserts de la Russie.

On voit avec plaisir au milieu des peuples fainéans qui habitent le long du Wolga, une colonie d'agriculteurs étrangers, pour qui ce n'est pas en vain que la nature est féconde. Eux seuls ont dans leurs jardins le persil, le panais, les choux, divers légumes qui sont des raretés dans ce pays ; eux seuls ont cultivé la pomme de terre. Leurs habitations sont commodes, régulières & pro-

pres ; les bâtimens nécessaires pour une ferme environnent leur cour champêtre ; un jardin attenant à la maison fournit aux besoins du ménage. Tout annonce l'aïfance & le bien-être.

Il n'en est pas ainfi des naturels du pays. Du fumier que la fertilité de leurs terres rend inutile, ils font des remparts autour de leurs maisons, des levées le long de leurs ruisseaux ; & des effaims de mouches produites par ce fumier, infestent leurs demeures & les en chassent. On trouve même un village dont les habitans n'ayant d'autre boïsson que l'eau de quelques fontaines qui fuïtent des rebords d'une espece de réservoir, où se ramassent des eaux déjà sauvages & argilleuses, les rendent encore plus mal-saines, en jetant tous sur ce rebord leur fumier dont la mare se mêle à cette eau qu'ils boivent. On ne fera pas surpris que ces gens-là soient pâles, défaits & haves.

C'est encore à cette indolence que nos voyageurs attribuent les fréquentes épidémies qui attaquent le bétail. Une excessive mal-propreté dans les cours & dans les étables contribue à la contagion ; il n'est pas rare dans un tems humide de trouver toutes les bêtes d'un laboureur enfoncées dans la mare ; cette mare se mêle aux eaux crouppantes des abreuvoirs, & les fait four-

miller d'insectes. Souvent dans ces mêmes eaux on a fait tremper du chanvre & du lin , qui les rendent très-nuisibles aux bestiaux. Enfin , on se hâte de les mettre au verd , dans le tems où l'on ne trouve encore de verdure que dans les terrains humides & marécageux , toujours remplis d'herbes véni-meuses.

Nous donnerons quelque'idée du climat de ces contrées , en rassemblant ici quelques faits épars. Dès la mi-septembre , la terre était couverte d'une couche de neige de 8 à 9 pouces ; le jeune bois , encore en feuilles , se courbait sous le faix , & rarement il parvient à se redresser. Le Wolga se glace entièrement au commencement de décembre , ce qui prouve la rigueur des hivers. Les vents d'hiver à la fois les plus doux , les plus violens , & les plus funestes aux arbres , sont ceux de sud-ouest. Des froids vifs surviennent quelquefois au milieu de l'été , & font beaucoup de tort aux grains d'une nature délicate. Le printems , s'il faut en juger par l'année 1769 , n'est point tardif dans ce pays-là. Dès la mi-mars le dégel commença , la température de l'air se maintint fort douce. Il neigea beaucoup encore la nuit du 31 mars au premier avril ; mais le 11 , le Wolga était dégélé ; le 12 , la campagne commençait à verdier ; la mi-avril se trouva parée des fleurs

qui embellissent le printems : avant la fin du mois, le coudrier, le bouleau, les arbustes, le cityse, les pommiers sauvages, tout fleurissait sur les hauteurs & dans les campagnes. Déjà avant la fin de mars étaient arrivés les oiseaux que ramene la belle saison : l'hirondelle seule se fit attendre jusqu'à la mi-avril. Au mois de mai, la chaleur était presque insupportable, la sécheresse désolait ces contrées ; tout languissait, & la terre était sillonnée de fentes profondes de plus d'une aune, sur une largeur de quelques pouces. Des nuées d'insectes redoublaient encore le désagrément de cette excessive chaleur. C'est un des fléaux du pays ; le taon inquiet & tourmente le bétail, les chenilles ravagent souvent les champs, les arbres fruitiers, le feuillage même des chênes ; & les maisons sont pleines de mouches piquantes, ou de moucheronns incommodes, qui remplissent bientôt le nez, la bouche & les yeux.

Le Wolga est une rivière très-poissonneuse, aussi bien que la plupart de celles qui s'y jettent ; enforte que la pêche est une grande ressource pour les peuples qui habitent le long de ses rivages. Entre les poissons qu'on y prend, l'alose est un de ceux qui foisonnent le plus ; il remplit souvent les filets. Mais les Russes, entichés de l'ab-

furde & inconcevable préjugé, que l'usage de ce poisson rend frénétique, n'ont garde d'en manger un seul, & le vendent à vil prix aux Morduans, aux Tschuwafches, qui, plus sensés qu'eux, le mangent frais, & en sechent pour l'hiver. Les Russes ont aussi la même répugnance pour les écrevisses. On peut observer avec intérêt ces aversions d'un peuple entier pour le mets qui fait les délices d'un autre peuple. D'où vient l'horreur des Islandais pour l'anguille? D'où vient le dégoût universel des Européens pour la chair de cheval & le lait de jument, dont le Tartare fait un si grand usage? Ces diversités de goût entrent dans l'histoire de l'homme.

Un autre préjugé non moins singulier, c'est le respect des Morduans pour la vipère: ils croient qu'elle entend notre langage, & défend l'homme endormi contre les attaques des autres serpens. On comprend qu'avec une telle croyance ils se feraient le plus grand scrupule d'en tuer.

Arrêtons-nous un instant à faire connaître ce qu'il y a de remarquable dans les mœurs des Tschuwafches, peuplade qui habite aussi le long du Wolga.

Leurs mœurs, leurs vêtemens, leurs anciens rites religieux ont des rapports marqués avec ceux des Morduans, dont ils n'ont

pourtant pas la mal-propreté. Quoiqu'ils sacrifiaient au soleil & à la lune, ils reconnaissaient cependant un Dieu suprême, dispensateur de tous les biens, protecteur de l'homme & même des bestiaux, contre les esprits mal-faisans, auxquels il n'abandonnait que ceux qui s'attiraient son courroux : ce courroux ne peut être détourné que par une vie bien réglée, & par des prières faites en commun. Nous trouvons donc jusques chez ces peuples grossiers les principes essentiels de la religion.

Quant aux cérémonies, il est un lieu écarté, destiné aux sacrifices solennels ; un hon me élu par la commune, a la charge honorable d'y maintenir la propreté. La victime la plus noble, & qu'on n'immole point aux divinités subalternes, est un poulain engrainé. Quel que soit l'animal qui doit être sacrifié, on l'arrose d'eau froide ; s'il ne se secoue point après avoir été arrosé deux fois, la cérémonie est renvoyée. Cela fait penser aux augures & aux aruspices des Romains.

Les femmes n'assistent pas aux sacrifices publics. Elles récitent leurs prières chez elles devant un faisceau sacré, placé dans l'angle le plus apparent d'une chambre, qu'on a soin de tenir bien propre, & auquel il n'est pas permis de toucher. Ce faisceau est formé de quinze jets choisis de rosier sauvage, égale-

ment gros, longs d'environ quatre pieds, liés par le milieu d'une bande d'écorce, à laquelle pend un morceau d'étain. L'automne, quand il est défeuillé, on va dévotement le jeter dans une eau courante, & l'on en fait un nouveau.

Ils enterrent leurs morts la tête placée vers l'ouest, dans un lieu éloigné du village, & même de tout grand chemin : plus sages en cela que plusieurs peuples policés.

Ils achètent & marchandent leurs femmes : cela s'appelle même parmi eux *négociier*. Le négociant entendu a quelquefois une femme pour cinq roubles ; le riche la paie quelquefois quatre-vingt, ce qui est exorbitant ; car le prix commun est vingt roubles. Quelque ridicule qu'on puisse trouver cet usage, assez semblable d'ailleurs à celui des anciens Grecs, je ne fais s'il n'est point à divers égards plus raisonnable que le nôtre. Je voudrais bien qu'on me dît si nos mariages ne sont pas aussi pour la plupart des marchés ?

Si l'époux, le lendemain des noces, ne rend pas témoignage de la virginité de son épouse, il n'y a point de tragédie pour cela. Seulement le garçon d'honneur de la mariée présente à un prud'homme de la noce un gobelet troué, rempli de bière, qui s'écoule par le trou, à l'instant où on veut le porter

aux levres. La mariée en est quitte pour quelques éclats de rire, & quelques momens de confusion & de rougeur.

C'est elle qui, dès le soir des noces, tire les bottes à son époux. Le mari est un maître absolu, auquel la femme doit toujours obéir sans réplique. Est-il mécontent de son esclave? Il lui déchire son voile, & ils sont dès ce moment séparés sans retour. Voilà les mœurs sauvages. Les femmes qui se plaignent sans cesse, & quelquefois, ce semble, avec raison, de l'injustice de nos institutions sociales, y ont donc certainement, à tout prendre, beaucoup gagné.

Ils ont une épreuve du ferment, qui vaut bien nos anciennes épreuves de l'eau bouillante, &c. On mange un plat de boulettes à la farine, cuites dans de l'eau avec du beurre, (de *Knopflein*); & si l'accusé, après ce repas, pendant lequel on répète diverses imprécations, touffe en buvant une certaine quantité d'eau salée, on n'ajoute aucune foi à son ferment, & il est déclaré coupable.

Disons un mot aussi des Kalmouques. Ces peuples vivent encore dans l'oïssiveté & la liberté de la vie pastorale, errant sous des tentes jusqu'à l'hiver, & se retirant seulement alors avec leurs troupeaux dans des villages, où ils sont pendant l'été des amas de foin. Nos voyageurs pensent qu'ils échan-

geront difficilement les douceurs d'une telle vie contre les travaux du laboureur. Leur traducteur au contraire prétend que ces travaux n'auront rien de pénible, si le cultivateur n'est ni avili ni opprimé. Et combien le *Socrate rustique* du docteur Hirzel n'a-t-il pas de jouissances inconnues dans la vie pastorale!... Je ne décide rien: mais toutes ces jouissances, l'homme de la nature voudrait-il les acheter de son repos?

Le repos! le repos! ce bien si précieux,
Qu'Épicure en faisait le partage des dieux.

On ne s'attendait peut-être guère à trouver ici le fard... Hé! pourquoi pas? Dans toutes les contrées, sous tous les climats, chez tous les peuples du monde,

La femme est toujours femme.

La racine de l'*onosma echioïdes* est comme enduite d'une belle couleur sanguine; les jeunes filles la recueillent avec soin, l'enduisent d'huile & s'en fardent. Autant en font les femmes du Don, avec les racines d'une espèce de buglosse... Si l'on tentait quelques expériences à cet égard? Il pourrait y avoir des avantages à substituer ce genre de fard à la céruse.

Je n'ai rien dit des charlatans de ces régions. On fait assez qu'il faut des charla-

tans aux peuplades sauvages, comme il faut des médecins aux nations civilisées.

Pour ne rien omettre de ce qui peut mériter l'attention du lecteur, je vais terminer cet extrait par quelques observations d'histoire naturelle.

Nos voyageurs parlent du merle d'eau, très-commun sur les bords de quelques ruisseaux de ces contrées, assez rare par-tout ailleurs. Cet oiseau, sans pouvoir nager, a la singulière propriété de plonger sans se mouiller dans des ruisseaux profonds, au fond desquels rampent les insectes aquatiques, dont il se nourrit.

Dans les déserts que laissent entr'elles les habitations des hommes, vit entr'autres animaux le lievre nain, qui, avec tout ce qui caractérise l'espece du lievre, n'a que la grosseur d'un rat. Il vit solitaire, & choisit des terrains couverts de broussailles & abondans en plantes. Caché pendant le jour dans les terriers assez profonds qu'il s'y creuse, il n'en sort que le soir pour aller à la quête de sa nourriture. Alors, & au lever du soleil, ce petit animal pousse un cri d'appel, qu'on entend de fort loin, & dont la plupart des gens de la campagne ignorent la cause. L'hiver ne les empêche point de pourvoir à leur subsistance : ils savent se ménager des issues sous la neige, & percer de petites galeries sur le gazon qu'elle couvre.

La célèbre & fabuleuse tarentule est un des insectes de ce pays. Sa morsure n'a d'autre suite qu'une enflure douloureuse. Cependant les Kalmouques la redoutent au point de ne jamais camper, quelque fatigués qu'ils puissent être, dans un lieu où ces araignées se sont établies.

La structure d'un nid d'oiseau charmant, & qui surpasse en mollesse tout ce qu'on peut faire de plus doux en laine & en coton, mérite que nous la décrivions un peu en détail. Ce nid est tissé du coton chaud & léger qui enveloppe la semence du peuplier noir & du saule : il a la forme d'un gros œuf, & vers le haut une ou deux ouvertures de la figure d'une anse : des fils, tirés de ce même coton, suspendent le nid à des branches d'arbres où il est en sûreté. L'architecte de ce petit édifice est un oiseau qui n'a pas plus de quatre pouces de longueur. On le nomme *remezz* ou *pendolino*, ou *mésange de Lithuanie*.

Un petit incident assez plaisant fera peut-être agréable à lire au gré de quelques personnes. Rapportons-le.

Parmi la multitude innombrable d'oiseaux de proie, qui trouvent une retraite sur les bords escarpés du Wolga ; on distingue le *balbuzard*. M. Lépéchin, navigant sur le fleuve, aperçut le nid d'un de ces oiseaux sur un peuplier noir, & curieux d'en voir

les œufs ou les petits, il engagea un de ses bateliers à l'aller enlever.

A mesure qu'il grimpa sur l'arbre, l'oiseau fond du haut des airs sur le ravisseur, enleva son bonnet & s'envola avec cette proie.

Le batelier effrayé abandonne son entreprise, se précipite de l'arbre, court vers le bateau tout troublé, demande avec inquiétude s'il n'est point ensanglanté : il n'avait pas même une égratignure. Heureusement : car la griffe du balbuzard est, selon l'opinion générale de ces peuples, très-venimeuse, & souvent mortelle à celui qui en reçoit la plus légère atteinte.

La belette & l'hermine fixerent l'attention de M. Lépéchin, & le divertirent beaucoup par leur courage mêlé de fureur & leur singulière agilité. Ces deux petits quadrupèdes sont féroces & carnassiers, l'hermine surtout. Elle ne s'apprivoise point. Quelque long-tems qu'on la nourrisse, elle vous arrache de la main sa nourriture à petits morceaux ; elle s'irrite de l'esclavage. Renfermée dans une cage de fer, elle y demeurerait tranquille pendant le jour, & en passait une bonne partie à dormir : mais aussi-tôt que revenaient les heures du soir, qui sont les heures de sa chasse, elle mordait les barreaux de sa prison ; ses yeux étincelans de rage, devenaient rouges comme du sang ; un cri,

un sifflement aigu témoignait son impatience. En peu de momens ses dents venaient à bout de percer un morceau de bois assez épais. On imagine aisément combien ce petit spectacle peut amuser un observateur. Ces animaux sont étrangement voraces ; ils mangent en un jour plus qu'ils ne sont gros. Renfermez-les dans une grange pleine de souris, y en eût-il des milliers, elles les tueront jusqu'à la dernière : les plus gros rats ne sont pas en sûreté dans leurs trous contre l'entrepreneuse & audacieuse hermine. Cette antipathie pour les rats & les souris qui sont aussi les ennemis de l'homme, attire à la belette & à l'hermine la bienveillance des payfans.

Toutes les observations de nos savans voyageurs sur l'arrivée des différens oiseaux, achevent de démontrer qu'ils ne passent point l'hiver engourdis sous la glace, & qu'ils ne font que changer de climat selon les saisons.

Enfin, une dernière observation que je ne négligerai point de rapporter ici, c'est que le loir, la marmotte & les autres animaux qui passent l'hiver dans un état de sommeil, éprouvent constamment la même torpeur pendant l'été, si on les met dans une glaciere.

Je crois que cet extrait peut suffire, pour faire connaître combien l'ouvrage lui-même est intéressant. C.



S E C O N D E P A R T I E.

P I E C E S F U G I T I V E S.

I. *Rencontre dans la forêt des Ardennes.*
Suite.

ENGUERRAND, touché du récit de l'hermite, sentit redoubler son respect & son amitié pour lui. Il espéra recouvrer près du comte de Moncal cette indifférence que la vue de Blanche lui avait fait perdre. Il voulait effacer de son cœur l'image de ces traits charmans, de ces graces séduisantes, présentes à son idée : mais l'ombre des bois, le chant des rossignols, le murmure des fontaines, ne sont pas des objets propres à écarter le souvenir d'un tendre sentiment. La colere d'Enguerrand, affaiblie par le tems, laissait renaître, en se dissipant, sa première sensibilité. Il ne souhaita pas la vue de Blanche, il la redoutait encore ; mais il la craignait, par la certitude de lui être désagréable, de ne pouvoir lui inspirer cette estime, cette confiance, cette amitié, où ses desirs s'étaient bornés. Le nom de Blanche errait toujours sur ses lèvres, échappait de sa bouche avec un soupir, avec des larmes

qu'il croyait donner au regret d'avoir aimé, & qu'une ardente passion faisait encore couler.

L'affaiblissement où il vit bientôt tomber le comte de Moncal, ramena toute son attention sur lui ; il ne le quittait plus, veillait sans cesse à la conservation de ses jours : mais il devait perdre son noble compagnon, au moment où rien ne lui annoncerait cette douloureuse séparation. Un soir qu'ils considéraient ensemble des météores répandus dans l'air, l'hermite parlant avec admiration des phénomènes de la nature, exaltant le pouvoir de l'Être créateur de ce vaste univers, prit la main de son jeune ami, la ferra, s'étendit sur le gazon où ils étaient assis, ferma les yeux, & s'évanouit. La voix d'Enguerrand, ses secours, ses cris, ses gémissemens, ne lui rendirent ni le mouvement ni la connaissance ; il était déjà plongé dans l'éternel sommeil, & rien n'anima plus la masse de matière qu'Enguerrand arrosait de ses pleurs.

Il s'affligea toute la nuit. Au lever de l'aurore, il couvrit de fleurs & d'herbes odoriférantes les restes insensibles du vénérable vieillard, & s'occupa tout le jour à préparer le lieu où il voulait les déposer. Aidé du bûcheron, qui travaillait & pleurait avec lui, il creusa entre quatre chênes touffus

une espece de caveau, le revêtit en-dedans de petits cailloux & de terre-glaife, employa plusieurs jours à ces tristes soins, & sentit un renouvellement de douleur en renfermant dans cet espace étroit la dépouille mortelle d'un grand de la terre, mort sous un ciel étranger, & dont les larmes d'un seul ami honoraient la tombe.

Ce devoir rempli ne satisfit point la tendre amitié d'Enguerrand; il voulut marquer la sépulture du comte de Moncal par un monument champêtre. Il trouva facile d'élever un petit temple de feuillage, dont le dôme, formé de branches entrelacées, en s'appuyant sur les arbres, paraîtrait soutenu par quatre colonnes. Il exécuta ce projet. Des gazons émaillés de fleurs couvrirent les cendres de son ami; une palissade de jasmin & de chevre-feuille les entoura; & sur une pierre placée à l'endroit le plus exposé aux regards, le sire de Rosemont grava de sa main cette courte inscription :

Une femme répandit l'amertume sur les jours du noble que cette terre a reçu dans son sein. Il gémit loin d'elle, dédaigna de s'en plaindre, & laissa au ciel le soin de la punir.

Cet ouvrage occupa long-tems le sensible solitaire. Sa tristesse l'attirait autour de ce tombeau,

tombeau , & chaque jour il y ajoutait un nouvel ornement. Son tems se partageait entre ce soin & celui d'arranger des fleurs sur l'autel du petit oratoire. Un jour qu'il venait de prier pour l'éternel repos du comte de Moncal , la vue d'une cassette à demi cachée sous l'autel , lui rappella qu'il l'avait prié de la visiter immédiatement après sa mort. Il se reprocha sa négligence , prit la cassette , l'ouvrit , & la trouva remplie d'une mouffe très-fine & très-seche ; il la leva , & sous des linges il vit de l'argent monnoyé , une quantité de lingots d'or , des pierreries de grand prix , & des tablettes fort riches. Une seule feuille était écrite ; il y lut ces mots :

“ Daignez , mon cher Enguerrand , accepter les faibles marques de ma reconnaissance. Depuis que le ciel voulut me favoriser , en vous conduisant dans cette solitude , j'ai regretté mon pouvoir & ma fortune. Puisse le compatissant , le généreux comte de Rosemont éprouver bientôt un sort moins contraire , recevoir les mêmes consolations dont la bonté de son cœur m'a fait sentir la douceur ! Le dernier vœu du malheureux Moncal sera pour la félicité du noble , du vertueux Enguerrand.

Je vous recommande le pauvre bûcheron ,

& vous prie de mettre sa famille à l'abri du besoin. „

Cette lecture fit couler les larmes d'Enguerrand. Sans mépriser les dons de son reconnaissant ami, il les regarda comme un bien inutile pour lui. Il remit tout dans la cassette, réservant seulement ce qu'il jugea convenable à remplir l'intention du comte en faveur de l'honnête bûcheron; il se hâta de le combler de joie, en lui donnant la récompense des services rendus au vénérable hermite, & de ceux que lui-même recevait journellement de ce bon-homme.

Pendant que, livré à sa mélancolie, Enguerrand passait les jours entiers à parcourir la forêt des Ardennes, revenait le soir à l'hermitage chercher un repos qu'il y trouvait rarement, la dame de Réthel continuait à regretter l'heureux tems où la présence de son pere & celle du sire de Rosemont animaient ses plaisirs & les rendaient si vifs. Tout ce qui lui représentait cet amant disparu peut-être pour jamais, attirait son attention & lui devenait cher. A son arrivée en Champagne, Enguerrand y avait amené un jeune Parisien, dont le frere était gentilhomme du comte de Charlemont. Il se nommait Olivier, & était âgé d'environ treize ans. Il servait Enguerrand à Réthel. Blanche remarqua ce petit page; il lui plut

par les graces de sa personne & par la douceur de son naturel. Après le départ d'Enguerrand, elle s'y attacha davantage. Il pleurerait l'absence de son maître; il se montrait inconsolable de sa perte. Plus sa douleur éclatait, plus la dame de Réthel prenait d'affection pour lui. Elle le retint à son service; & depuis la mort de son pere, Olivier était le seul de ses gentilshommes qui eût l'entrée du pavillon où elle habitait.

Hyppolite, frere d'Olivier, alla le voir à Réthel, & souhaita le mener à Charlemont pour quelques jours. Il en fit demander la permission à la comtesse, & l'obtint. Le parc de Charlemont touchait à la plus agréable partie de la forêt des Ardennes, & les deux freres y prenaient souvent le plaisir de la promenade. Ils virent un jour s'échapper du poing de l'oïseleur un très-beau faucon. Le desir de le rendre à cet homme affligé de sa perte, les fit diriger leur marche par le vol de l'oïseau. Il les conduisit fort loin, & les engagea dans des routes embarrassées de bruyeres & de brouffailles, où, forcés de ralentir leur course, ils perdirent le faucon de vue, & renoncèrent à sa poursuite. Appercevant un sentier battu, ils le suivirent, pensant qu'il les menerait au chemin dont ils s'étaient écartés; mais il leur manqua dans un lieu fort sauvage. Ils retrouvèrent un sentier plus

étroit que le premier ; il tournait autour d'un bouquet d'arbres , & se terminait à un endroit assez agréable. Le premier objet qui s'offrit à leurs regards , fut le petit temple de feuillages , élevé par les mains d'Enguerrand. Ils prièrent sur le tombeau , lurent l'inscription , firent ensuite le tour de la haie qui cachait l'hermitage ; & voyant la porte ouverte , entrèrent & parcoururent toute l'habitation , en s'étonnant de n'y rencontrer personne. Au fond de la cabane , ils virent sur des planches une robe d'hermite , & d'autres vêtemens d'une forme & d'une couleur différentes. Olivier s'approche , regarde , pâlit , croit reconnaître l'habit que portait Enguerrand le jour de son départ du château de Réthel. Il s'en saisit , il l'examine ; & trop sûr de ne pas se méprendre , il pousse un cri douloureux , court au tombeau , se prosterne , & d'une voix étouffée il répète : mon maître , mon cher maître , vous n'êtes donc plus ! & reste sans mouvement sur le gazon.

• Son frere , surpris & touché , le rappelle à lui-même , apprend la cause de son faiblesse , le ramene dans la cabane , essaie de le calmer. Comme l'hermitage ne paraît pas abandonné , ils attendent un peu de tems , pour voir s'il y viendra quelqu'un ; mais Hyppolite craignant de ne pouvoir sortir de

ce bois avant la nuit, presse son frere de le fuivre, & l'arrache de cette cabane, où il voudrait rester.

Olivier pleura toute la nuit ; & se représentant les inquiétudes de Blanche, le desir passionné qu'elle montrait d'être instruite du sort d'Enguerrand, au lever de l'aurore il prend congé de son frere, monte à cheval, & court en diligence sur la route de Réthel.

Hélas, quelle nouvelle allait-il donner à l'affligée comtesse ! de quels traits elle percerait son cœur ! L'austere retraite que s'imposait Blanche, sa continuelle application à se faire des reproches, à s'accuser des peines d'Enguerrand, de sa fuite, de sa perte ; son imagination toujours fixée sur de tristes objets, lui représentant son amant abymé sous les eaux, expirant sur un champ de bataille dans une terre étrangere, ou chargé de fers par des mains infideles, ne la disposaient que trop à cette sorte d'égarement où l'oppression du cœur conduit souvent l'esprit.

Le retour d'Olivier va changer ses craintes vagues en une désolante certitude ; il va lui ravir la faible espérance qui la soutenait encore ; elle va entendre ces mots cruels, ces mots déchirans, *Enguerrand n'est plus !*

Olivier paraît tout en pleurs aux yeux

de Blanche; il lui dit ce qu'il a vu dans la forêt des Ardennes. Blanche écoute ce récit avec cette curiosité avide qui porte les malheureux à vouloir connaître toutes les circonstances de leur infortune. La mémoire trop fidelle du jeune page lui a fait retenir l'inscription gravée sur la pierre. Blanche l'engage à la répéter, & s'en applique les paroles : *Une femme porta l'amertume sur les jours de celui que cette terre a reçu dans son sein.* Eh, quelle autre que l'inhumaine Blanche eût porté *l'amertume* dans l'ame de l'aimable Enguerrand ! quelle autre eût causé sa mort ! *il laisse au ciel le soin de le venger.* Ah ! s'écrie la belle affligée, je veux hâter la punition que me réserve ce ciel vengeur. Puis-je vivre, respirer, & favoir qu'Enguerrand n'existe plus ?

Un morne silence succede aux exclamations de sa douleur ; elle soupire ; elle ne peut répandre des larmes. Sortant enfin de cet accablement, elle interroge encore Olivier ; elle lui demande s'il reconnaîtra l'endroit où reposent les cendres d'Enguerrand, s'il peut la conduire sur son tombeau. Il l'en assure. Alors, sans envisager le danger de sa résolution, l'âge du guide qu'elle choisit, pénétrée d'une douleur inexprimable, Blanche, sans hésiter un instant, demande des chevaux, s'apprête à partir ; elle veut passer

le reste de ses jours sur la tombe d'Enguerrand , y pleurer , y gémir , mériter par son repentir d'y être à jamais renfermée avec lui.

Elle quitte ses longs habits de deuil , se déguise sous des vêtemens de page , s'enveloppe dans une large cape qui cache sa taille , couvre ses cheveux , & voile son visage. Suivie du seul Olivier , elle sort par une porte du parc , court avec vitesse , voudrait ne pas s'arrêter , se plaint d'être forcée d'accorder à ses chevaux le repos qu'elle se refuse. Elle passe la nuit dans un hameau , ne veut rien prendre , ne ferme pas les yeux , attend impatiemment le jour , & recommence à marcher dès qu'il paraît.

Ses vœux sont enfin remplis : elle voit cette forêt où les manes d'Enguerrand l'appellent , attendent d'elle un sacrifice expiatoire. Olivier laisse les chevaux à un homme dont la demeure est à l'entrée du bois. Il avance dans la forêt ; Blanche le suit. Pendant assez long-tems le jeune page marche avec confiance. Insensiblement il s'embarasse dans des détours , méconnaît les lieux , perd sa route , regarde de tous côtés , ne fait où il est , cherche en vain le sentier qui mène à l'hermitage , n'ose avouer sa méprise. Blanche trop agitée pour s'apercevoir de la longueur du chemin ou de l'inquiétude de son guide , le laisse errer au hasard. Une route fa-

blonneuse , très-étroite , bordée de houx , de ronces & d'épines , fatigue ses pieds délicats , retient ses habits , la force de s'arrêter à chaque pas. Olivier la prie de se reposer , de lui permettre d'avancer seul. Ils ne peuvent être éloignés du petit temple ; il va chercher un chemin plus facile , & reviendra dans un moment. Blanche le veut bien. Il la quitte. Elle s'affied sur le sable , appuie sa tête sur ses mains , se cache la lumière par cette attitude , & s'abandonne à toute l'amertume de son cœur.

Un long tems s'écoule ; le jour baisse ; la nuit étend ses voiles sombres sur la nature , & semble l'attrister. Blanche fait un mouvement , ouvre les yeux , se trouve dans une profonde obscurité. L'effroi la saisit. Elle écoute , frémit au moindre bruit. Le vol & les cris des oiseaux dont les accens annoncent de tristes événemens , redoublent sa terreur. Olivier l'abandonne-t-il dans cet affreux désert ? S'est-il égaré ? S'il revient , comment la verra-t-il ? Pendant qu'elle se livre à la crainte , une voix humaine lui cause une nouvelle épouvante. A mesure que cette voix lui paraît plus près , elle distingue le chant rustique d'un villageois. Cet homme vient précisément à elle , il ne peut passer sans la toucher. Tremblante , éperdue , elle joint les mains , & s'écrie : Dieu tout-puissant , secourez-moi !

A cette exclamation , le chanteur se tait , garde un moment le silence , & puis s'écrie à son tour : eh ! qu'attendez-vous là , vous qui appelez au secours , & faites peur aux passans ?

Blanche répond qu'elle est un voyageur égaré , séparé de son compagnon par l'obscurité de la nuit , & sans espoir de le retrouver. Le paysan rassuré lui dit : & moi je suis André , fils d'un bûcheron de cette forêt , appelé Guerin. J'ai été bien loin chercher la fortune , je ne l'ai pas rencontrée. Mon pere , sans bouger de sa place , vient de s'enrichir je ne sais comment , & me rappelle pour partager son bien-être. Je me suis amusé à Charlemont ; la nuit m'a surpris. Voilà mon aventure ; apprenez-moi la vôtre. Où alliez-vous ? Je puis vous remettre dans votre route. Blanche ne fait comment indiquer le lieu où s'adressaient ses pas. Je cherchais , dit - elle enfin , le tombeau d'un ami , placé sous un petit temple ; j'allais y révéler ses cendres. Un temple , un tombeau , répète André ; ne vous trompez-vous point ? Je connais parfaitement ces bois , & je n'y vis jamais ni temple ni tombeau. Après tout , depuis dix-huit mois que j'ai quitté la forêt des Ardennes , on peut y avoir bâti ; mais par une nuit si noire , comment trouver tout cela ? Blanche soupire ; son chagrin intéresse An-

dré. J'ai peine à vous laisser, continue-t-il; je vous menerais bien chez mon pere, si sa cabane n'était pas si éloignée; au son de votre voix, je ne vous crois pas fort, & vous me paraissez bien fatigué. Attendez, il me vient une bonne pensée. A peu de distance d'ici est un hermitage où demeure un saint homme. Il a, je crois, plus de cent ans, est à son aise; mon pere lui a rendu de petits services, & souvent il nous a fait du bien. S'il n'est pas mort, il vous donnera volontiers l'hospitalité; s'il ne vit plus, nous trouverons au moins de quoi nous mettre à couvert, & je vous tiendrai compagnie en attendant le jour. Voyez, cela vous convient-il? En six minutes nous ferons chez le vénérable vieillard. Blanche accepte l'offre d'André, le tient par un pan de son habit, marche derriere lui, se heurte contre les branches que son conducteur écarte, se soutient à peine, arrive épuisée, presque mourante, à la porte de l'hermitage.

André élève la voix, demande de la part de son pere si l'on veut bien recevoir un voyageur égaré dans les bois, & lui donner asyle pour cette nuit. On répond que l'étranger peut venir. La porte s'ouvre. A la pâle lueur d'une lampe placée loin de l'entrée, Blanche est introduite dans une vaste cabane. André la voyant en sûreté, sent un

desir pressant d'aller embrasser son pere ; il le lui dit , & la quitte sans lui laisser le tems de reconnoître le service qu'il vient de lui rendre.

L'hermite salue son hôte , lui présente un siege commode , l'invite à se reposer. Il jette sur son feu presqu'éteint , des branches seches. En s'enflammant , elles répandent une agréable odeur , dont la cabane est parfumée. Au silence du voyageur , à son abattement , le sommeil lui paraît le plus pressant de ses besoins. Il prépare un lit , l'avertit qu'il peut en faire usage , approche une table , étend dessus du linge blanc , la couvre de mets dont lui-même se contente , y joint des fruits , du vin frais , & prie l'étranger de vouloir bien partager le frugal repas d'un solitaire.

Quel son de voix a frappé l'oreille de Blanche ! quelles idées il élève dans son esprit ! Accablée de tristesse , fatiguée par la veille , par une longue marche , inanimée , sans force , la tête penchée sur son sein , les yeux à demi fermés , elle n'a fait attention , ni à l'hermite , ni à ses soins : mais les derniers mots qu'il vient de prononcer , ont rappelé à Blanche des accens bien connus & bien chers. Elle frémit , se souvient du récit d'Olivier : c'est auprès d'un hermitage qu'on a vu le tombeau d'Enguerrand ; c'est

dans une cabane voisine qu'on a trouvé ses vêtemens. Elle est sans doute au lieu où sont déposées les cendres d'Enguerrand ; son approche a troublé leur repos ; elles s'agitent à l'aspect d'une cruelle meurtrière ; l'ame d'Enguerrand erre autour d'elle pour lui reprocher sa dureté ; elle vient de l'entendre murmurer & se plaindre. Remplie de cette imagination, elle jette un cri, se renverse sur son siege ; & couvrant son visage de son mouchoir, elle pleure, gémit, & laisse un libre cours à sa douleur.

Emu, touché, pénétré d'une tendre compassion, l'hermite ne sait s'il doit le laisser soulager son cœur, ou s'efforcer de le consoler. Il se leve, s'approche de l'étranger, veut prendre une de ses mains. Blanche le repousse doucement, il se retire : elle s'en apperçoit, craint d'avoir manqué au respect qu'elle doit à son caractère, à son âge. Persuadée de la vieillesse & de la fainteté du solitaire, elle se reproche de s'être introduite dans sa retraite à la faveur de son déguisement, de profaner par sa présence un asyle sacré. O vous, homme vénérable, s'écrie-t-elle, pardonnez une feinte coupable à l'infortunée qui ne veut pas vous en imposer plus longtems ! Sous l'apparence d'un étranger reçu avec tant de bonté, vous voyez une fille malheureuse, à jamais désolée par sa propre

imprudence, une fille dont l'orgueil égara la raison. Rien ne peut réparer mes fautes, rien ne peut me rendre le bien que j'ai perdu, dont je me suis privée moi-même. Aimée du plus digne, du plus aimable des hommes, mon parent, l'ami de mon pere, j'ai causé ses chagrins, j'ai causé sa fuite, j'ai causé sa mort. Ah! si vous savez où sont les restes chéris d'un amant irrité, conduisez-moi au lieu qui les renferme. La vie m'est insupportable, odieuse! Je veux mourir sur la tombe d'Enguerrand, expirer en implorant le pardon d'Enguerrand.

Implorer le pardon d'Enguerrand, répète l'hermite en tombant aux pieds de la belle affligée! ô Blanche! Blanche trop long-tems regrettée, & toujours adorée! est-ce, est-ce bien toi qui veux mourir sur la tombe d'Enguerrand? Blanche jetant les yeux sur lui, fait un grand mouvement, sa cape se renverse, laisse voir son aimable visage inondé de larmes. D'une main Enguerrand les essuie, & de l'autre il écarte ses cheveux, dont le désordre lui cache encore une partie de ces traits charmans qu'il revoit avec transport. Tous deux se reconnaissent; tous deux s'embrassent; tous deux disent cent fois: ah, c'est Blanche! ah, c'est Enguerrand! Tous deux se demandent pardon; tous deux se l'accordent; tous deux s'assurent de leur mu-

tuelle tendresse ; tous deux se content leurs peines , & tous deux les oublient.

Oh , comme la cabane s'embellit à leurs yeux ! De quelles actions de graces retentit le petit oratoire , où ces heureux amans vont se prosterner , remercier le ciel de leur réunion , le prendre à témoin du serment qu'ils se font de s'aimer toujours ! quelle douce joie les anime ! Le souper négligé peu de momens auparavant , attire l'attention de Blanche ; elle reçoit avec plaisir , des mains de son amant , des fruits cultivés par lui-même. Pour augmenter l'agrément de ce repas , la voix d'Olivier se fait entendre ; conduit par le hasard à la demeure du bûcheron au moment où André y arrivait , il montre tant de chagrin d'être séparé de son compagnon de voyage , que le bon Guerin prend une lanterne & le mene à l'hermitage. A la vue d'Enguerrand , le jeune page est prêt à s'évanouir ; il s'écrie , il verse des larmes de joie : son maître attendri l'embrasse ; Blanche le fait mettre à table. Guerin les sert , & la nuit se passe dans un continuel ravissement.

Dire que l'heureux Enguerrand devient , peu de jours après , l'époux de Blanche , que les plaisirs renaissent à Réthel , ce serait un soin inutile. Après leur mariage , voulant tous deux reconnaître les obligations qu'ils avaient au comte de Moncal , ils employèrent

une partie de ses dons à lui élever un tombeau plus durable. Une grande & belle chapelle fut bâtie à la place où était le dôme de feuillages ; deux aumôniers de la comtesse de Réthel la desservirent. La cabane & ses dépendances devinrent une jolie maison ; la famille du bûcheron s'y établit. Chaque année les deux époux allaient visiter cette chapelle , assister aux prières fondées pour le repos du vénérable hermite , dont la mémoire fut toujours chère au sire de Rosemont. Olivier eut un fief assez considérable , une charmante femme , & l'amitié des protecteurs dont il avait occasionné la réunion. Ainsi finit l'histoire de la rencontre dans les Ardennes.

II. *Plantes vénéneuses & suspectes de la France, avec leurs antidotes, par M. Bulliard. Prospectus, tiré du Journal de physique, octobre 1779, p. 332.*

IL est bien étonnant que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, nous n'ayons pas sur les plantes vénéneuses de la France, un seul ouvrage qui puisse nous mettre à l'abri des méprises fatales qui semblent se multiplier tous les jours , & qui ont si souvent porté le trouble & la mort même dans l'espece humaine.

En effet, de combien d'accidens causés par des plantes nuisibles, n'avons-nous pas été témoins? A combien de personnes n'en a-t-il pas coûté la vie pour avoir mangé, par erreur, de mauvais champignons, de la ciguë employée dans certains ragoûts pour du persil avec lequel elle a quelque ressemblance? &c. Est-il un seul pays où se soient laissé ignorer les terribles effets des tithymales, avec lesquels on engage les enfans, pour leur jouer piece, à se frotter les yeux afin de se lever matin? Combien de gens, trompés par la forme agréable & appétissante de certains fruits, n'ont-ils pas chèrement payé la curiosité qu'ils ont eue d'en manger? Les uns ont traîné une vie languissante, les autres sont morts fous, d'autres imbécilles ou comme enivrés, d'autres enfin sont tombés dans un assoupissement rebelle à tous les secours de l'art, &c. &c. L'usage où l'on est encore aujourd'hui dans nos campagnes, de se purger, par économie, avec la lauréole, l'épurga, la clématite, le cabaret, &c. n'a-t-il pas fait perdre la vie à mille gens qui n'avaient pas su proportionner la dose de ces médicamens dangereux, à la force de leur tempérament?

De toutes les parties de l'histoire naturelle, il n'en est donc pas d'aussi importante que celle-ci; on ne peut connaître
trop

trop tôt ses ennemis, afin de les éviter, ou du moins de les combattre. Les animaux en liberté nous prouvent que cette connoissance des alimens nuisibles est une des premières qu'ils ont : par instinct, ou par la répugnance qu'éprouve leur odorat, ils savent éviter de manger des herbes vénéneuses, quelque ressemblance qu'elles aient avec celles qui font leur nourriture ordinaire; & quand il est arrivé que, pour soumettre à différentes épreuves certains animaux, on les a empoisonnés, soit avec des herbes, soit avec des fruits, &c. ce n'a été que par artifice, & en les forçant à manger des pâtées ou des préparations quelconques, dans lesquelles on avait fait entrer en substance les plantes qui faisaient l'objet des recherches.

Où en serait l'homme qui se livrerait aveuglément aux témoignages qui ont été les fruits de ces expériences? A quoi toutes ces épreuves ont-elles servi? Parce que les moutons & les chevres mangent sans incommodité sensible l'herbe de S. Christophe, doit-on croire qu'elle n'est pas mal-faisante à l'homme, tandis qu'il est prouvé que ses baies sont pour lui un poison subtil? Ne fait-on pas en outre, que cette plante réduite en poudre, est employée souvent, & avec succès, pour faire mourir la vermine qui incommode les hommes & les

animaux? La jusquiame noire est recherchée par les porcs qui la mangent, & à qui on la croit salutaire; il est cependant certain qu'elle est mal-faisante à l'homme, & qu'elle tue les poules, les canards, &c. Parce que quelques animaux, pressés par la faim, ont mangé, sans en paraître incommodés, plusieurs espèces de renoncules vertes, quoique très-âcres, des fleurs d'aconit, des feuilles même du bois gentil, pourrait-on sagement conclure que ces mêmes plantes ne seraient pas nuisibles aux hommes? Non. On risquera toujours de se tromper, quand on jugera des bonnes ou mauvaises qualités des plantes pour l'homme, par les effets qu'elles produisent sur les animaux; & réciproquement, de celles pour les animaux, par les effets qu'elles produiront sur l'homme; & ce n'est que d'après des expériences faites & répétées nombre de fois, que l'on doit prononcer sur la salubrité ou l'insalubrité des plantes.

III. *Épître d'un Suisse, sur le passage suivant, tiré d'un éloge de Voltaire, de main de maître.*

“LA présence de M. de Voltaire, l'effervescence de son génie, la facilité de son travail, persuaderent à tout son voisinage qu'il n'y

avait qu'à le vouloir, pour être bel-esprit ; ce fut comme une espece de maladie épidémique, dont les Suiffes, qui passent d'ailleurs pour n'être pas les plus déliés, furent atteints. Ils n'exprimaient plus les choses les plus communes, que par antitheses ou en épigrammes. » *Eloge de Voltaire, page 18, édition de B**.*

SUR le trône des rois placé par la naissance,
 Grand prince, ta valeur étendit ta puissance.
 Favori d'Apollon, & compagnon de Mars,
 Ils te suivent sans cesse au milieu des hasards.
 De tous deux à l'envi tu reçois des couronnes,
 Et nous vois contempler l'éclat que tu leur don-
 nes :

Lorsque d'un vol rapide ayant atteint les cieux,
 De tes heureux accens tu vas charmer les dieux,
 Et quand tes faits, gravés au temple de mémoire,
 A l'aigle des Césars enlèvent la victoire.

Tandis que de tes camps la foudre & les éclairs,
 En répandant la mort, vont embraser les airs ;
 Que de tes escadrons la tactique savante,
 Sur tes voisins tremblans a semé l'épouvante :
 Au milieu des combats nuançant tes couleurs,
 Voltaire en expirant est couvert de tes fleurs.

Si du séjour des morts, rendue à la lumière,
 Son ombre un seul instant planait sur l'hémis-
 phère,

Et voyait sur l'autel, que lui dressent tes mains,
 L'encens que tu répands accueilli des humains;
 De tes soins généreux étonnée & ravie :

“ Sans regret, dirait-elle, ah ! je quitte la vie :
 Puisqu'un monarque, issu du sang des demi-dieux,
 Daigne encor sur ma cendre attirer tous les yeux !
 O vous, dont l'amitié m'illustra sur la terre,
 Grand roi ! . . . de l'avenir je perce le mystère ;
 J'annonce à l'univers, surpris de vos exploits,
 Qu'un rayon éternel m'éclairait autrefois,
 Quand je disais de vous, qu'égal à Marc-Aurèle,
 De vos derniers neveux vous feriez le modèle ;
 Conduits par la valeur, la gloire, & l'équité,
 Ils iront sur vos pas à l'immortalité. „

Rassemblés aux accens de ce nouvel hommage,
 Nos cœurs, pour l'approuver, t'en diraient da-
 vantage ;

Et nourrifions du Pinde, admirant tes lauriers,
 Nous chanterions ta gloire en suivant tes guerriers.

Mais rappelant bientôt à nos âmes sensibles

Le tableau ravissant de tes vertus paisibles ,
 Laisant la renommée occuper ses cent voix
 A raconter les lieux où tu prescis des loix :
 Nous irions chaque jour sous nos rians ombrages ,
 Dans notre heureux loisir méditer tes ouvrages ;
 Nous dirions : que les rois instruits par tes leçons ,
 Du machiavélisme évitent les poisons ;
 Nous verrions les sçavans fouler aux pieds l'envie ,
 Admirer tes écrits en pleine académie ,
 Et le cœur pénétré de tes nombreux bienfaits ,
 Défier tout mortel de t'atteindre jamais.

Analysant aussi de tes œuvres charmantes
 Les tours ingénieux , les images riantes ,
 Nous verrions notre nom , avec des yeux surpris ,
 Sous des traits inconnus placé dans tes écrits.

Ah ! faut-il qu'un grand roi , dans son génie im-
 mense ,

De la nature entière embrasse la science ,
 Sur l'ombre d'Arrouet répande un jour nouveau ,
 Quand il feint , pour nous voir , d'éteindre son
 flambeau !

Reprends ton noble effor. Laissons dans le vulgaire
 Quelques êtres frappés des talens de Voltaire ,

Respirer loin de nous un air contagieux.
 Si le faux bel-esprit , en fascinant leurs yeux ,
 Sur eux pour quelque tems étendit son empire ,
 Tous les Suisses n'ont pas ressenti ce délire.

Toi , qui vois le mensonge à tes pieds abattu ,
 De nos républicains connais mieux la vertu.

Il fut un tems peut-être , où las de leur misere ,
 Nos aïeux enflammés d'une juste colere ,
 D'un despote orgueilleux brisant les étendards ,
 Songeaient à triompher , & négligeaient les arts.

La mort de nos tyrans a fixé la mémoire
 De ces tems orageux , décrits dans notre histoire ,
 Où le pâtre aguerri laiffait au fond des bois ,
 Pour les drapeaux de Mars , la flûte & le hautbois.

Ces siècles ne sont plus , & l'Europe étonnée
 Voit le Suisse aujourd'hui remplir sa destinée ,
 Par différens chemins au Parnasse introduit ,
 Rendre les sons touchans que sa lyre produit.

Ainsi , lorsque Gesner veut que Thirza soupire ,
 N'est-ce pas Apollon lui-même qui l'inspire ?
 Quand les nymphes des bois ont quitté leurs tra-
 vaux ,

Pour danser sous le hêtre au son de ses pipeaux ;
 Quand le faune essoufflé les poursuit dans la
 plaine ;

Quand les vents à sa voix suspendent leur haleine :
 Un goût léger , mais pur , embellit tous ses vers.

Quand Haller nous rappelle , en ses tableaux di-
 vers ,

Les immenses trésors qu'étale la nature ;
 Lorsque du sentiment la touchante peinture
 Anime les accens de ce chantre divin ,
 A nos cœurs attendris s'adresse-t-il en vain ?
 Qui pourrait prononcer `que l'esprit & les graces
 Sur vous , belle Doris , n'impriment pas leurs
 traces ,

Lorsqu'il porte à vos pieds ses vœux ou ses dou-
 leurs ,

Et qu'il fait soupirer les amours par ses pleurs ?

Quand le bouillant Saint-Preux , avec des traits de
 flamme ,

Fait passer dans nos sens le trouble de son ame ;
 Quand la tendre Julie , *émue* de ses feux ,
 Gémit en essuyant les larmes de ses yeux ,
 Sacrifie au devoir cet amant qu'elle adore ,

Confie à son époux l'amour qui la dévore :
 Le goût, le sentiment, ô sublime Rousseau !
 Jusques dans ses erreurs ont suivi ton pinceau.
 Eh ! qui donc mieux que toi mérita, même en
 France ,
 Par des accords nouveaux , par la mâle éloquence ,
 Et par la profondeur de tes écrits divers ,
 De remporter la palme aux yeux de l'univers ?

Quand tout brillant des feux que produit son génie,
 Lavater de nos traits a fait l'anatomie ,
 Et voit le philosophe approuver ses transports ;
 Des vices , des vertus , quand il peint les rapports ,
 Et la sonde à la main , approfondit notre être :
 Dans ses savans crayons qui peut se méconnaître ?
 Il touche ; il nous étonne, il charme en instruisant...
 Le Suisse n'est donc plus ni grossier ni pesant.

Non , non ! dans leurs écrits , des citoyens célè-
 bres ,
 De notre obscurité dissipent les ténèbres ;
 Vont prouver en tous lieux où pénétra l'erreur :
 Que si nous inspirions autrefois la terreur ,
 Les muses dans nos champs ont ajouté leurs char-
 mes

Aux lauriers dont la gloire a décoré nos armes.
Loin du faste des cours, dans la simplicité,
On les a vu chérir toujours la liberté.

Elles vous ont instruits, ô vous, hommes sublimes;

Vous, sur qui ma patrie a des droits légitimes;
Vous, nourris dans son sein, dont les talens heureux

Du monde littéraire ont réuni les vœux!

Pardonnez si ma voix timide, embarrassée,
Sur tant d'illustres noms ne rend pas ma pensée.
Ah! mes faibles accens, dans leur effort nouveau,
N'osent point commencer par un sujet si beau.

Non, les Helvétiens ne sont plus des barbares.
Chez eux, ainsi qu'ailleurs, les talens sont moins
rares.

Le savant, le poëte, habitent leurs climats,
Et les roses enfin succèdent aux frimats.

De nos mœurs, il est vrai, nous sentons l'avantage.
Du luxe & des faux biens nous fuyons l'étalage.
Si le ciel fut pour nous avare de ses dons,
Le génie & les arts, du moins, peuplent nos monts.

Souvent le philosophe accourt dans nos aziles ,
 Respirer le bonheur & les plaisirs tranquiles ;
 Il adopte aisément nos usages , nos loix ;
 Brave les préjugés , & vit chez nous par choix.

Jaloux des noms sacrés de patrie & de gloire ,
 Jusques sur l'Hélicon desirant la victoire ,
 Permits qu'en célébrant le sage & le héros ,
 Nous fassions de nos luths retentir les échos.

Toi-même, prends la lyre, & laisse au pied du trône
 Le pouvoir souverain dont l'éclat t'environne :
 Tu verras les neuf sœurs, les graces & les ris
 Se joindre à nos concerts, en t'accordant le prix.

IV. *Avis du rédacteur du Journal.*

COMME je ne me suis avisé que le mois passé, de distinguer par la lettre C les extraits qui sont de moi, & que je ne prétends répondre que de mes faits, on me permettra de donner ici une liste de ceux que j'ai faits dans les six derniers journaux de l'année 1779.

Deux extraits des *Lettres de deux curés des Cévennes.*

Deux extraits du prétendu *Supplément aux œuvres de J. J. Rousseau.*

L'extrait de la *Relation des derniers jours de J. J. Rousseau*.

L'annonce générale de la *Collection complète des œuvres de M. Bonnet*.

Un extrait des *Sermons de M. Bertrand*.

Quatre extraits des *Discours de M. le comte d'Albon*.

L'extrait de l'*Insectologie de M. Bonnet*.
Journal de septembre.

L'annonce d'une nouvelle édition de *Gil Blas de Santillane*.

L'annonce des *Anecdotes secretes, &c.*
Journal d'octobre.

L'extrait du *Nouvel Abeilard*.

L'extrait des *Lettres de M. Rilliet sur l'emprunt & l'impôt*.

Les extraits que je continue maintenant, du *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, & des *Voyages en Russie*.

L'extrait de la brochure intitulée *J. J. Rousseau vengé*, & celui de la *Tragédie des Jammabos*.

Les autres extraits ne sont pas de moi, je n'en répons pas. Quant aux *pièces fugitives*, si j'y ai quelque part, je ne m'en vante pas. Je n'y réclame absolument qu'un court extrait des *Lettres sur l'amour de la patrie*, & la *Notice très-légère des œuvres de Saint-Amant*, qui sont l'un & l'autre dans le Journal d'octobre.



TROISIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

Constantinople. La fermeté du grand-visir continue d'en imposer aux mécontents, qui n'osent plus cabaler contre lui. Il se rend cher au peuple par son attention à soutenir à un bas prix les denrées de première nécessité; & ses soins à cet égard auraient eu encore plus de succès, sans les vexations journalières qu'éprouve le commerce de la part des corsaires Anglais & Français. Ce ministre ne néglige aucun moyen pour encourager les sujets Turcs & Chrétiens de cet empire, à entreprendre pour leur compte le commerce maritime.

R U S S I E.

Pétersbourg. Les couriers qui arrivent fréquemment ici, tant de Versailles que de Londres, font supposer qu'il y a quelque négociation importante sur le tapis. Ce qui accrédite encore cette conjecture, c'est que le

ministre de notre cour auprès de celle de Versailles, qui avait obtenu la permission de se rendre ici pour ses affaires particulières, a reçu ensuite l'ordre de rester provisionnellement à son poste.

On a déjà commencé à préparer les équipages de l'impératrice pour un voyage que S. M. doit faire au mois de mai prochain dans quelques provinces de son empire ; & les habitans des rives du Dniester se flattent de jouir alors de sa présence. Les travaux entrepris pour rendre ce fleuve navigable, se continuent avec autant d'ardeur que de succès, & le pays se cultive & se peuple de plus en plus.

On débite aujourd'hui que tout ce qui s'est passé précédemment dans la Russie Blanche, à l'égard des ex-jésuites, avait été concerté avec leurs confrères d'Italie ; & l'on assure que S. M. Imp. est fermement déterminée à ne souffrir aucune association publique des religieux de cette compagnie dans ses états.

On craint ici que le troisième mariage du duc de Courlande ne soit pas plus stable que les précédens. L'impératrice doit avoir déclaré qu'elle ne reconnaîtrait point d'autre duchesse de Courlande que la princesse de Jousfoupow, seconde épouse de ce prince.

L'académie impériale des sciences a reçu

de M. Hablizl, son correspondant à Astrakan, la nouvelle que le débordement des eaux du Wolga avait été plus considérable l'année dernière que les vingt précédentes. On a pensé à tirer de ce débordement le même avantage qu'on retire en Égypte de celui du Nil, & l'expérience faite à cette occasion a parfaitement réussi.

D A N E M A R C K.

Copenhague. Le baron de la Houze, nouvel envoyé de S. M. T. C. a eu le 10 du mois passé ses premières audiences du roi & de la famille royale. Le baron de Pleffen, ministre de cette cour auprès de celle de Naples, ayant obtenu son rappel, est de retour en cette capitale, & S. M. l'a nommé son chambellan.

P O L O G N E.

Varsovie. Le bruit court que les Turcs recommencent à faire des préparatifs de guerre sur les frontières de la Moldavie & de la Valachie; mais on ignore quelles sont leurs vues.

On continue à faire exploiter les riches mines d'argent & de plomb qui se trouvent près de la ville d'Olkus, dans la petite-Pologne, & dont on se promet les plus grands avantages.

Il est probable qu'on n'assemblera point la diette pendant cette année.

A L L E M A G N E.

Vienne. Le baron de Riedesel ministre, & M. Jacobi résident du roi de Prusse en cette cour, eurent le 5 décembre leurs premières audiences de LL. MM. II.

Il est question d'un grand changement dans l'administration militaire des états héréditaires. On prétend que les treize gouvernemens généraux seront réduits à trois, sous les dénominations de Hongrie, Bohême & Autriche. Ce nouvel arrangement procurera de grands avantages, entr'autres plus d'économie & de célérité pour les expéditions militaires.

On ne néglige rien pour assurer & augmenter les nouvelles entreprises de commerce faites aux Indes orientales par les Autrichiens. Il se forme une société-d'actionnaires pour cet objet ; & déjà plusieurs étrangers ont offert de s'y intéresser. Le vaisseau impérial, le *Prince de Kaunitz*, qui est revenu de la Chine, & dont la riche cargaison se vend à Livourne, doit repartir bientôt avec un autre de Trieste, destiné pour la côte de Malabar.

Berlin. Le roi, toujours attentif à tout ce qui peut intéresser le bonheur de ses peuples, vient de donner un nouvel exemple de cet amour pour la justice, qui l'a rendu si cher à ses sujets, & qui lui a depuis long-

tems concilié la vénération de toute l'Europe. S. M. informée de l'injustice faite au meünier de Pommertzig, a ordonné la révision du procès sous ses yeux, & publié à cette occasion le rescrit suivant, qu'elle-même a dicté dans son cabinet.

“ *Questions proposées* par le roi aux trois conseillers de la chambre de justice de Berlin, Friedell, Graun & Ransleben, à l'occasion de la révision d'un procès, faite par S. M. elle-même, à Berlin, le 11 décembre 1779.

1°. Un payfan à qui l'on a pris chevaux, charrettes, charue, & tout ce qui lui est nécessaire pour gagner sa subsistance, est-il dans le cas d'être condamné par sentence à payer les impôts? . . . Non, répondirent les trois conseillers.

2°. Un meünier qui n'a point d'eau pour faire aller son moulin, & qui ne peut rien gagner d'ailleurs, peut-il en être équitablement privé, pour n'avoir pas satisfait aux conditions du bail? . . . Répondu de même négativement.

Or, continua S. M. voici un gentilhomme qui veut pratiquer un étang; pour avoir plus d'eau, il fait creuser un fossé par lequel il y conduit l'eau d'une petite riviere qui fait aller un moulin. Le meünier n'ayant plus d'eau, son moulin reste dans l'inaction
durant

durant la plus grande partie de l'année. Malgré cela, on prétend lui faire payer le bail comme ci-devant. Il ne saurait y satisfaire, n'ayant plus sa recette accoutumée. Que fait en ce cas la chambre de justice de Cultrin ? Elle ordonne que le moulin soit vendu au plus offrant, pour pouvoir satisfaire au louage dû au gentilhomme : pour comble d'injustice, cette sentence est confirmée par la chambre de justice de cette ville. Ces deux sentences prononcées contre le meunier Arnold, demeurant dans la Nouvelle-Marche, étant contraires à tous les principes du droit, aux intentions & à toutes les ordonnances de S. M. qui exige que la justice la plus scrupuleuse soit rendue au moindre de ses sujets, de quelque rang & condition qu'il puisse être ; S. M. va faire à cette occasion un exemple de sévérité, capable d'effrayer ceux des tribunaux de justice, établis dans ses états, qui seront tentés de commettre des iniquités, des duretés aussi criantes. Ils doivent savoir que le paysan, le mendiant même, devant le tribunal de la justice, doit en qualité d'homme aller de pair avec les rois & les princes, dans une parfaite égalité... Un college de justice qui ne craint pas d'exercer des actes d'injustice, est bien plus dangereux qu'une association de voleurs. On peut se garantir des attaques de ces derniers ; mais

il est impossible de se mettre à l'abri des atteintes de ces scélérats qui, sous le manteau de la justice, commettent impunément tout ce que leur ame dépravée leur suggere de criminel; ils sont encore une fois pires que des brigands, & méritent une double punition.

Au reste, S. M. fait notifier par la présente à tous ses colleges de justice, qu'elle vient de se choisir un nouveau chancelier; & qu'en outre, elle veillera par elle-même à ce que la justice la plus exacte se fasse dorénavant dans chaque province de ses états. En conséquence, elle ordonne, 1°. d'abrèger les procédures des procès, & de les terminer aussi promptement qu'il sera possible; 2°. que le nom de justice ne soit plus profané par des actes d'injustice; 3°. d'observer une égalité parfaite entre les parties, sans aucune acception de personnes. Finalement, S. M. fait avertir lesdits tribunaux, qu'elle punira de la maniere la plus rigoureuse & la plus exemplaire, ceux des présidens & conseillers qu'elle trouvera en défaut sur ces points; c'est sur quoi tous les colleges de justice établis dans ses états, auront à se régler à l'avenir. » Donné à Berlin, le 11 décembre. 1779. *Signé*, FREDERIC.

On voit par cette piece, que le grand-chancelier a reçu sa démission. Le président

de la régence de Custrin, & tous les conseillers qui ont contribué au premier jugement, ont eu le même sort. Trois conseillers de Berlin ont été mis aux arrêts, pour subir un interrogatoire dont on ignore encore l'issue.

S. M. a ordonné des prières publiques dans tous ses états, pour l'heureuse délivrance de S. A. R. madame la princesse de Prusse, qui est enceinte de nouveau.

I T A L I E.

Rome. Le cardinal Alexandre Albani, né le 15 octobre 1692, élevé à la pourpre en 1721, par le pape Innocent XIII, est mort en cette ville, le 11 décembre passé, dans la quatre-vingt-septième année de son âge. Le prince Albani, son neveu, est son légataire universel; mais S. Em. a fait divers legs, entr'autres celui de son cabinet de tableaux au cardinal Jean-François Albani son autre neveu. Elle a ordonné de vendre ses équipages & ses chevaux, & de distribuer aux pauvres la moitié du prix qu'on en retirera.

On écrit de Varese, que la santé du duc de Modene étant toujours dans un état fort critique, S. A. S. a déclaré vice-régent de ses états, le prince héréditaire Hercule-Renaud, son fils.

E S P A G N E.

Madrid. Nos colonies d'Amérique, animées du même zèle que les provinces d'Eu-

rope, ont aussi offert à S. M. des sommes pour fournir aux frais de la guerre actuelle. La cour a reçu de ces contrées l'agréable nouvelle, que le brigadier D. Galvez s'est emparé dans le courant du mois d'août passé, de tous les établissemens anglais sur la riviere du Mississipi. S. M. a élevé D. Galvez au grade de maréchal de camp.

Les vaisseaux qui forment le blocus de Gibraltar, continuent à s'emparer de plusieurs bâtimens qui tentent de s'introduire dans cette place. Cependant une balandre anglaise de 18 canons, favorisée par les courans, est parvenue à s'y glisser, malgré le feu terrible qu'elle a essuyé. Les vents ont obligé nos vaisseaux à s'écarter pour quelques jours de leur station; mais ils l'ont déjà reprise.

On écrit de S. Roch, que le feu de l'ennemi diminue de jour en jour, sans doute parce qu'il s'est apperçu qu'il ne nous causait pas beaucoup de dommage. Il travaille sans relâche aux nouvelles batteries qu'il a élevées sur la montagne. Une dysenterie qui regne dans le camp espagnol, enleve beaucoup de soldats. La cour vient d'y faire passer trois habiles chirurgiens.

Le *Sagittaire*, vaisseau de guerre français, de l'escadre de M. d'Estaing, a mouillé dans la baie de Cadix le 13 décembre, ayant sous son escorte l'*Expériment*, vaisseau anglais,

de 50 canons, & l'*Amazon*, frégate de 36, pris sur la côte de Géorgie, avec le corsaire le *Tigre*, dont il s'est emparé le 8 du même mois, près du cap S. Vincent.

A N G L E T E R R E.

Londres. Les débats ont été très-vifs dans les deux chambres du parlement, & n'ont servi, comme à l'ordinaire, qu'à prouver la supériorité du parti de l'administration. On s'est principalement occupé des arrangemens relatifs aux forces de terre & de mer. Les premiers, en y comprenant les auxiliaires, les milices & les nouvelles levées, formeront un total de 192000 hommes, pour l'entretien desquels la chambre des communes a voté la somme de 4 millions 200 mille liv. sterl. Les dépenses pour la marine n'iront pas à moins de 4 millions 490 mille liv. sterl. & l'on compte que l'extraordinaire montera encore plus haut : d'où il résulte que le calcul de ceux qui évaluent les dépenses de cette année à 20 millions sterl. n'est pas de beaucoup exagéré. On trouve dans les papiers anglais un tableau de la dette nationale, calculée jusqu'à la fin de 1780. On y pose en fait qu'à cette époque, elle sera de 200 millions, tandis qu'en 1775 elle ne montait qu'à 132 millions 539 mille 375 livres sterling.

Ce fut le 9 décembre, que le lord North remit à la chambre des communes son plan

pour remédier aux plaintes de l'Irlande. Il contient trois articles: 1°. la révocation de la défense de l'exportation des fabriques de laine; 2°. de celle de l'exportation du verre; 3°. l'octroi d'un commerce libre avec l'Amérique septentrionale, les Indes Occidentales & l'Afrique, sous telles limitations, réglemens & taxes que le parlement d'Irlande y imposera. Ces propositions furent approuvées le 13, & l'on fit partir sur-le-champ des exprès pour en porter la nouvelle aux Irlandais.

Le lieutenant Carden a apporté l'avis de la prise de S. Ferdinand de Omoa, principal fort des Espagnols sur la côte méridionale de la baie de Honduras. Cette expédition s'est faite sous les ordres du capitaine Dalrymple & du commodore Lutrell. Le fort a été pris d'assaut; plusieurs officiers & 335 soldats ont été faits prisonniers. Les Anglais se sont emparés de deux vaisseaux de registre qu'on estime à trois millions de piastres. Ils ont trouvé dans la place environ 60 canons, 100 pierriers & diverses munitions, le tout évalué à un million sterling.

Les gazettes de la cour ont publié successivement les détails reçus du général Prévôt, sur la levée du siège de Savannah en Géorgie. Les Français débarquèrent le 12 novembre, & furent joints quelques jours après par un

corps d'Américains aux ordres du général Lincoln. Le général Prévôt avait été sommé le 16 de se rendre aux armes du roi de France. Le 9 octobre, les Français & les Américains conduits par le comte d'Estaing en personne, attaquèrent les retranchemens avec beaucoup de vigueur, & furent repoussés avec perte de 1000 à 1200 hommes. Au nombre des blessés se trouvent le comte d'Estaing en deux endroits, M. de Fontange, major-général, le comte de Pulawski, mort depuis, & plusieurs officiers de distinction. Le général Prévôt évalue la perte des Anglais, pendant le siège, à 4 officiers, 4 sergens, & 32 soldats tués; 4 officiers, 2 sergens, 1 tambour; & 56 soldats blessés; & 52 qui manquent ou qui ont déserté.

Le procès intenté au sieur Stratton & autres anciens membres du conseil de Madras, pour avoir illégalement emprisonné le lord Pigot, gouverneur, & causé sa mort, a été jugé dernièrement. Le juré les a prononcés coupables.

Le départ des deux escadres aux ordres des amiraux Rodney & Digby, s'est enfin effectué le 24 décembre. Ils ont été joints à Plymouth par 7 vaisseaux de ligne commandés par sir Lockart Ross, quelques frégates & des bâtimens de transport chargés de troupes. Plus de 200 voiles sont parties sous leur

escorte. On assure que S. A. R. le prince Guillaume Henri est partie à bord du vaisseau le *Prince George* ; & l'on suppose que ces amiraux doivent tenter de donner du secours à Gibraltar , après quoi l'amiral Rodney se séparera pour aller aux Indes Occidentales.

Les lettres d'Irlande marquent que le bill du parlement d'Angleterre y a été reçu avec beaucoup de joie & de reconnaissance. On a fait des réjouissances publiques à Dublin , & les deux chambres du parlement d'Irlande ont pris unanimement des résolutions très-agréables pour la Grande-Bretagne. Cependant des avis particuliers portent que bien des gens sont encore mécontents, sur-tout de ce qu'on n'a point satisfait à deux griefs essentiels , dont l'un est la loi qui met le parlement d'Irlande sous la dépendance de celui de Londres ; & l'autre , celle qui donne au procureur-général le droit de s'opposer aux actes du parlement de Dublin , & d'en empêcher l'effet.

Les Etats-généraux n'ont point encore fait de réponse au dernier mémoire que leur a présenté le chevalier Yorcke , pour réclamer les secours stipulés par les traités. Cette réponse sera probablement encore retardée par les discussions qu'entraînera la saisie d'un convoi de vaisseaux marchands qui étaient sous l'escorte de l'amiral Byland. Le capi-

taine Fielding , chargé de reconnaître ce convoi qu'on soupçonnait destiné à porter des munitions navales en divers ports de France , demanda la permission de visiter les vaisseaux ; mais elle lui fut refusée. Il persista & détacha , pour faire cette visite , une chaloupe , sur laquelle l'amiral Hollandais fit tirer. Après quelques bordées , celui-ci amena , & les autres vaisseaux suivirent son exemple. Il en a été conduit huit à Spithéad , où ils ont été suivis par l'amiral Byland , qui n'a pas voulu abandonner son convoi. On ignore la tournure que prendra cette affaire.

F R A N C E.

Paris. Le comte d'Estaing a quitté Brest sans avoir vu toute sa flotte rassemblée. On a cependant eu des nouvelles sûres de tous les vaisseaux qui la composaient , à l'exception du Tonnant. Le vice-amiral a abandonné à ses équipages le cinquième du produit des prises , qui lui appartenait. Il est arrivé , le 22 décembre , à Versailles , où il a reçu l'accueil le plus flatteur de S. M. On s'est empressé de lui prodiguer , par-tout où il a passé , les témoignages les plus sensibles de l'admiration qu'on a pour lui. Il aura , dit-on , le commandement de l'armée navale d'Europe. Il n'est pas encore remis de ses blessures , mais elles ne causent plus aucune

inquiétude. La cour a publié de son côté une relation de l'affaire de Savannah , dans laquelle on réduit la perte des Français à 15 officiers & 168 bas-officiers & soldats tués, 43 officiers & 411 bas-officiers & soldats blessés. Au reste, cette relation contredit formellement tout ce qu'on avait publié sur la méfintelligence des Américains & des Français, & sur la trahison d'un officier Américain qu'on disait avoir donné à M. Prévôt la connaissance du plan d'attaque de MM. d'Estaing & Lincoln. C'est par des transfuges que les Anglais en ont été instruits.

M. de Montmorenci - Laval , évêque de Metz, a obtenu le chapeau de cardinal, à la nomination du roi.

La frégate la Renommée, arrivée d'Amérique à Brest le 22 décembre, a rapporté que l'amiral Parker s'est emparé près de la Martinique, de la frégate l'Alcmene, avec cinq ou six bâtimens du convoi du vaisseau le Protecteur. On travaille sans relâche dans ce port à l'approvisionnement de l'escadre destinée pour les isles, & qui doit partir le 15 ou 20 de ce mois, sous les ordres de M. de Guichen.

M. du Chaffaut & plusieurs officiers de marine ont été mandés en cour, où l'on présume qu'il doit se tenir un conseil pour

régler les opérations navales de la campagne prochaine.

Dès qu'on a eu avis du départ des amiraux Rodney & Rofs, il a été expédié à Brest l'ordre de faire sortir sur-le-champ les vingt vaisseaux Espagnols qui s'y trouvent, & en outre quatre Français, sous le commandement de D. Gaston.

Les lettres de cette ville annoncent qu'il y est arrivé vingt-un vaisseaux du convoi Hollandais parti du Texel. Ces navires, qui étaient les plus précieux, puisqu'ils portaient les bois de construction, avaient eu la précaution de s'écarter du convoi, en longeant les côtes de France. Ainsi l'on ne trouvera point de munitions de contrebande à bord de ceux que le capitaine Fielding a conduits à Spithéad.

Les frégates la Pallas & la Vengeance, qui s'étaient retirées avec Paul Jones au Texel, sont arrivées à Rochefort avec les deux navires le Sérapis & la Comtesse de Scarborough; & l'on apprend de Dunkerque que Paul Jones lui-même, parti du Texel le 27 décembre, est heureusement arrivé dans ce port avec sa petite escadre.

Le bail des fermes vient d'être renouvelé. S. M. a publié à ce sujet un nouveau règlement, portant entr'autres abolition des croupes, des pensions & autres intérêts ac-

cordés dans les places de fermiers-généraux ; suppression de vingt de ces places , & division de la perception des droits du roi en trois compagnies , qui auront une manutention absolument différente & distincte.

P R O V I N C E S - U N I E S.

La Haie Parmi les vaisseaux arrêtés par les escadres Espagnoles , comme faisant voile vers Gibraltar , il s'en trouve plusieurs Hollandais , qui ont été réclamés par le comte de Rechteren , ambassadeur de LL. HH. PP. à la cour de Madrid ; mais on ne fait point encore si l'on pourra obtenir que ces vaisseaux soient relâchés. De son côté , S. M. C. a donné ordre au vicomte de la Herreria , son ministre auprès des Etats-généraux , de leur porter plainte sur la conduite des navigateurs Hollandais , & de leur déclarer de nouveau qu'elle est fermement résolue à faire arrêter tous les bâtimens qui porteront des vivres ou des munitions à Gibraltar. On s'attend que LL. HH. PP. donneront des ordres propres à faire cesser les plaintes de S. M. C.

Il est parti de la rade du Texel , le 27 décembre , jour du départ de Paul Jones , un vaisseau de guerre & quatre frégates Hollandaises , aux ordres du contre-amiral comte de Byland , ayant sous leur escorte une flotte marchande. Trois de ces bâtimens doivent

aller croiser dans la Méditerranée, & les deux autres se rendre aux Indes occidentales.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE.

Philadelphie. Le général Sullivan, chargé d'une expédition contre les cinq nations sauvages qui exerçaient les plus grandes cruautés contre les Américains, a rendu compte au congrès d'une campagne si pénible. Dans le courant de septembre, il a réduit en cendres quarante villes de ces nations, & détruit tous leurs bleds; en un mot, il n'a pas laissé subsister un seul établissement, ni une seule maison dans ce pays jusqu'au Niagara, sur le bord du lac de Frontenac. Une expédition sanglante a inspiré à ces sauvages un ardent desir de faire la paix. Le général Sullivan, avec ses troupes, a rejoint l'armée de Washington.

L'approche de l'escadre du comte d'Estaing ayant engagé les Anglais à évacuer Rhode-Island, les Américains s'en sont aussitôt emparés. Depuis lors, il leur est tombé entre mains plusieurs bâtimens de commerce Anglais, qui n'étant pas instruits de cette évacuation, sont entrés dans ce port. De ce nombre est le *snow la Polly*, à bord duquel on a trouvé trois boîtes remplies de papiers-monnoies du congrès, contrefaits, pour la somme de cinq cents mille dolars. Ces boîtes appartenaient à un passager dont on s'est assuré.

On continue de travailler avec ardeur aux fortifications de West-Point, dont on a si bonne opinion, qu'on prétend que lorsqu'elles seront achevées, on pourra appeller cette forteresse le *Gibraltar Américain*.

Le général Washington a ordonné qu'on levât par-tout un homme sur quatre, pour servir deux mois seulement avec l'armée continentale; & ses troupes sont actuellement en marche de West-Point, vers les parties basses.

S U I S S E.

Zurich. Il est mort en cette ville, en 1779, 448 personnes; & il est né 381 enfans, 197 garçons & 184 filles. Enforte que le nombre des morts excède de 107 celui des naissances. On a béni 484 mariages.

Berne. Il est mort ici 315 personnes, dont 93 bourgeois, 30 hommes & 63 femmes; parmi les bourgeois un membre du petit-conseil, & quatre du grand. Naissances, enfans bourgeois, 77, dont 39 garçons & 38 filles. Enforte que le nombre des naissances excède de 47 celui des morts.

M. Bernard de Muralt, trésorier du pays allemand, vient de mourir, justement regretté. Né en 1709, il entra dans l'état en 1745, fut nommé conseiller secret en 1766, & remplit successivement plusieurs emplois importans d'une manière distinguée. Il fut

enseveli le 25 janvier, & le lendemain le sénat assemblé nomma pour le remplacer dans la charge de trésorier du pays allemand, M. Nicolas Frédéric Steiguer, banneret de l'abbaye des tanneurs. Cette dernière place fut remplie par M. Steiguer de Munzigen; & celle de conseiller secret, par M. Freudenreich, ancien directeur des sels.

Schaffousen. Morts 109. Naissances 154. Mariages bénis 26.

Lausanne. Morts 100 hommes & 101 femmes. Enfants non baptisés, 19. Naissances 283, 133 garçons & 150 filles. Enforte que la population est augmentée de 82. Mariages bénis 89.

Neuchâtel. On a baptisé dans nos églises 636 garçons, & 597 filles; de plus, 15 garçons illégitimes, & 11 filles illégitimes. On y a béni 307 mariages. On y a enseveli des morts adultes 217 mâles, & 238 femelles; des morts en enfance 353 garçons & 336 filles; & des nonagénaires, 3 mâles & 4 femelles. Ainsi la population de ce pays a augmenté de 108 pendant l'année dernière.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires.

I. <i>Lettres d'un voyageur Anglais.</i>	p. 3.
II. <i>Memoire pour les souverains de la communion de Rome.</i>	16
III. <i>Théâtre à l'usage des jeunes personnes.</i> <i>Second extrait.</i>	25
IV. <i>Les Tombeaux, poème en quatorze chants, imité d'Hervey.</i>	45
V. <i>Histoire des découvertes, &c. Troisième extrait.</i>	60

II. PARTIE. Pièces fugitives.

I. <i>Rencontre dans la forêt des Ardennes.</i> <i>Suite.</i>	78
II. <i>Plantes vénéneuses & suspectes de la France, avec leurs antidotes, par M. Bulliard. Prospectus.</i>	95
III. <i>Épître d'un Suisse, sur le passage suivant, tiré d'un éloge de Voltaire, de main de maître.</i>	98
IV. <i>Avis du rédacteur du Journal.</i>	106

III. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.	108
--	-----